

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)

BRASILLACH

Arthémile

Base recoupements 1914-1918



Nom : BRASILLACH

Prénoms : Arthémile

Origine : 66 Canet-en-Roussillon

Grade : Lieutenant

Affectation : 5° A Franchet D'Espérey 18° CA Maud'huy 38° DI 76° BI R.I.C.M., 1° B.I.C.M.

Tué le : 13/11/1914

à :

> El Herry

>> Khénifra

>>> Maroc

Autres informations :

Référence n° : A-152465

Sources :

GAGET Olivier - gaget.olivier@laposte.net et TOURRET Hubert

Recherches personnelles et memorial-genweb.org

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50.— / € 40.—

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9
Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9
BIC POFICHBEXXX.

France : 40 € Banque Coop,
IBAN CH73 0844 0947 0753 1009 0
BIC / Swift COOPCHBBXXX

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB, Compte
310-1663442-75 ;
IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9
BIC POFICHBEXXX.

Couverture :	Document inédit : Fiche d'identité militaire de Arthémile Brasillach, père de Robert Brasillach
Pages 3-4 :	Mensonges de l'Histoire : Le massacre de Katyn
Pages 5-6 :	Lu sur le Net
Pages 7-10 :	Revue de presse : Systématiquement ; Retour sur Kaplan...
Page 10 :	Notes de lecture : Paul Chack
Pages 11-12 :	Revue de presse : un témoin des années noires, NRH n°66 mai-juin 2013
Pages 13-18 :	Document : Robert Brasillach : Traître ou simple collaborateur ?
Pages 19-22 :	Débat : Le choix des mots : Brasillach, Gilles Perrault
Page 22 :	Bardèche chez les bouquinistes ; En bref ; Ceux qui nous ont quittés.
Page 23 :	Notes de lecture : Pierre Lherminier et Cédric Meletta, Pascal Manuel Heu
Pages 24-28 :	Notes de lecture : La biographie de François Brigneau, Anne le Pape ; Histoire du XXe siècle, S. Bertein & P. Milza ; Lucien Rebatet : un destin fracassé
Page 28 :	En bref : Jean-Yves Camus parle de Brasillach ; A quoi bon des poètes en France ? Entendu à la radio.
Pages 29-32 :	Dossier NRH : Les intellectuels et la gauche dans la Collaboration
Page 33 :	En bref : Utilisation politique de la mort de Méric ; Revue de presse : Mon après guerre, François Brigneau
Page 34 :	Revue de presse : Olivier Barrot, entretien paru dans Histoires littéraires ; Radio : « Je suis partout, une anthologie événement »
Page 35 :	Lettre de Céline à Jean-Gabriel Daragnès, l'Année Céline 2013
Page 36 :	Série TV : « Un village français » : la vérité si je ne mens pas.
Pages 37-39 :	Nos ARB : Maurice Ronet

Mise au point : interpellés par un de nos ARB au sujet de l'article paru dans le Bulletin 132 : « La jaquette flottante ou le faisceau des lictors », dans lequel Brasillach est cité comme écrivain collaborateur et homosexuel aux côtés de Fraigneau, Chardonne, Jouhandeau, Bonnard, nous précisons que nous n'entendons pas revenir sur une polémique que nous considérons close pour avoir fait l'objet d'une longue mise au point dans nos colonnes. Brasillach n'était pas homosexuel, ce qui est un fait au demeurant sans incidence sur la valeur de l'écrivain. Certes, le texte querellé ne méritait pas, après relecture, d'être reproduit *in extenso* ; au mieux aurions-nous dû le faire précéder d'un bref commentaire et nous regrettons s'il a pu être mal interprété. Quant à savoir s'il faut se faire l'écho de certains propos hostiles au poète de Fresnes, la question est oui si le sujet a valeur d'archives. En l'espèce, ce texte rejoint une position affichée par P. Buisson dans « 1940-1945 : Années érotiques », dont nous avons publié un large extrait consacré à Brasillach. L'homosexualité fut un élément clairement à charge lors de certains procès de l'épuration et nous pensons que cette accusation, infondée s'agissant de Brasillach, fut sciemment instrumentée pour jouer un rôle clé dans la condamnation de l'écrivain. Nous reviendrons, dans un Cahier en préparation, sur la politique suivie *in casu* par l'avocat général Reboul pour s'assurer qu'il obtiendrait la peine de mort dans ce procès.

Nos amis de la revue *Altair* s'offusquent de ce que nous ayons consacré un Bulletin en hommage à Dominique Venner. Les ARB n'ont pas vocation à prendre position sur le plan politique ou religieux. Il s'agissait, au-delà du geste et du lieu de son suicide, de saluer un écrivain dont la contribution courageuse pour faire reconnaître Brasillach, à travers ses livres et ses revues, a été inestimable. Nous lui en savons gré ; le reste tient du jugement personnel que chacun est libre d'exprimer.

ARB

Mensonges de l'Histoire : Le massacre de Katyn

Dernièrement, les soviétiques ont, mieux vaut tard que jamais, reconnu être les auteurs du massacre des 4143 officiers polonais découverts en 1943 dans une fosse commune en forêt de Katyn, en Biélorussie. Pourtant, la version officielle relative aux milliers d'hommes dont on n'a pas à ce jour retrouvé les dépouilles, reste inchangée. Quant aux raisons du silence complice des Alliés, personne ne veut en parler.

Les alliés, qui n'ignoraient rien de la tragédie dont il est ici question, ont cependant gardé de nombreuses années durant. Ne pas dénoncer un crime, c'est s'en faire le complice, dit-on, mais en politique cet axiome n'a aucune valeur.

Lorsque les Polonais, qui avaient combattu les Allemands dès le 1^{er} septembre 1939 – d'abord seuls, puis aux côtés des Alliés –, renouèrent en 1941, après la rupture du « Pacte germano-soviétique », les relations diplomatiques avec l'URSS, dans le but de créer une armée polonaise en territoire soviétique pour participer aux combats contre le nazisme. Staline promit de libérer les 230'000 soldats polonais (dont 13'500 officiers de tout rang). Prisonniers depuis 1939.

Ces hommes étaient détenus dans 140 camps disséminés un peu partout dans l'immensité russe. Les officiers, séparés de leurs hommes, étaient rassemblés à Kozielsk, à 150 km au sud de Smolensk, à Ostachkov, à mi-chemin entre Léninegrad et Moscou, à Starobielsk, à 200 km à l'est de Kharkov. Tous universitaires, ingénieurs, médecins, scientifiques, hommes de lettres et de loi, ils formaient une grande partie de l'élite polonaise qui avait, en 1939, été mobilisée pour tenter de se défaire du fléau nazi. Entre les mois de novembre 1939 et avril 1940, leurs familles reçurent assez régulièrement des nouvelles, puis, dès la fin d'avril 1940, ce fut le silence. En 1940, le « Petit Père du Peuple » fit libérer les soldats polonais qui avaient survécu au goulag – une horde de squelette ambulants – pour en faire la force polonaise en URSS : mais les milliers d'officiers dont on était sans nouvelles depuis avril 1940 n'étaient pas compris dans ces effectifs.

Où étaient-ils donc passés ?

Quand en décembre 1941 le chef du gouvernement polonais en exil, lors d'une entrevue avec Staline, lui enjoignit de libérer tous les officiers qui étaient encore dans les goulags, celui-ci déclara : « Tous les Polonais ont été libérés » Vladislav Sikorski qui détenait une liste complète des hommes dont il était question, fit observer à Staline que ces prisonniers ne pouvaient être qu'en Union Soviétique, puisqu'ils n'étaient pas en Pologne occupée et qu'ils ne se trouvaient pas non plus dans les camps nazis. Staline donna alors les ordres nécessaires afin que l'affaire fût réglée sur le champ. Réglée, elle l'était déjà depuis longtemps – et sur son ordre –, dans la forêt de Katyn, en Biélorussie, près de Smolensk.

L'Histoire est riche en paradoxes

Ce sont les troupes allemandes d'occupations en Russie qui, en avril 1943, firent un peu de lumière sur cette « très mystérieuse » affaire, en découvrant des fosses communes dans lesquelles des milliers d'hommes avaient été ensevelis. Cette macabre découverte pouvant servir la propagande allemande, elle fut ébruïée afin d'en tirer le meilleur parti possible. Une délégation d'expert et de journaliste suisses et suédois ainsi que des officiers américains et britanniques, prisonniers des Allemands, furent donc amenés dans la forêt de Katyn pour examiner les lieux. Aucun doute n'était possible : les cadavres découverts étaient indéniablement ceux des officiers polonais capturés par les Russes en 1939.

Les mains liées dans le dos, tous portaient l'uniforme polonais ; ils avaient été achevés d'une balle dans la nuque. On dénombra 4143 corps qui furent tous identifiés.

Les chiens de Staline – la police secrète soviétique (NKVD) – avaient pris soin de faire disparaître bagues et montres, bijoux et autres objets imputrescibles, mais ils avaient négligé de détruire les documents écrits. On découvrit, parmi les pièces à conviction retirées des fosses communes, un bout de papier sur le lequel le major Adam Solsky avait griffonné, le 9 avril 1940, quelques instants avant son trépas : « Le temps s'est arrêté à 18h30. »

Les conclusions tirées de toutes les analyses, de tous les examens des ossements, des lieux de sépulture, des plantations d'arbres, des lambeaux d'uniformes et de la terre ne laissèrent aucune place au moindre doute : les fosses avaient été creusées et remplies au plus tard au cours de l'été 1940, époque à laquelle la forêt de Katyn était encore aux mains des Soviétiques.

En avril 1943, afin de vérifier le bien-fondé des rapports allemands, une enquête fut menée par la Croix-Rouge internationale à la demande du gouvernement polonais en exil. Une dizaine de jours plus tard, les résultats obtenus confirmèrent que les mœurs stalinienne n'avaient rien à envier aux mœurs hitlériennes. Staline, fou de rage, rompit les relations avec le gouvernement Sikorski.

Pourquoi cette boucherie ?

Les officiers massacrés à Katyn périrent tout simplement parce que « le grand » Staline avait décidé d'éliminer tout Polonais qui n'aurait jamais pu accepter l'idée d'un Etat polonais et d'une armée polonaise inféodés à Moscou, tout comme il avait programmé l'élimination de tous ceux qui concevaient la « démocratie communiste » autrement que lui. Les victimes de Katyn, qui étaient toutes catholiques, anticommunistes, et surtout farouchement antisoviétiques, formaient le fer de lance de la nation polonaise ; il fallait donc qu'elles périssent.

Le silence des Alliés

Aussitôt que l'occupant allemand eût abandonné la région de Smolensk, Staline, ordonna une enquête sous la direction de son médecin personnel, le Docteur Nicolai Bourdenko. Après un examen rapide des lieux, les experts soviétiques conclurent, il fallait s'y attendre, que le massacre avait eu lieu en 1941 et qu'il était, par conséquent, le fait des troupes allemandes d'occupation. Les alliés qui connaissaient cette affaire dans les moindres détails, préférèrent se taire et se firent les complices des mensonges de Staline. Il est historiquement prouvé que Roosevelt et Churchill avaient reçu des messages de Staline leur demandant de faire en sorte que cette « histoire » ne soit

évoquée en aucune circonstance. Elle ne le fut jamais ! Pourquoi ?

En 1973, trente ans après, un rapport de l'ambassadeur en Grande-Bretagne auprès du gouvernement polonais, en exil à Londres, Owen O'Malley, fut publié : « Nous avons dissuadé les Polonais de porter ce crime à la connaissance de l'opinion publique... »

Quant à Roosevelt, il adopta une position carrément pro-soviétique en accréditant la thèse du crime commis par les Allemands : « Il s'agit d'un complot cent pour cent allemand. Je suis absolument convaincu de l'innocence des Soviétiques. »

Lors du procès de Nuremberg, le Tribunal refusa d'ajouter le massacre de Katyn au nombre des horreurs commises par les sicaires d'Hitler, tant il était évident que les Soviétiques en étaient les auteurs.

En 1952, une commission du Congrès américain, après une longue et minutieuse enquête, démontra dans son rapport que la responsabilité de Staline (par NKVD interposé) dans le massacre des officiers polonais du camp de Kozielsk était incontestable.

Aujourd'hui, 9357 autres officiers polonais internés en 1939 dans les camps de Starobielsk et Ostachkov manquent encore à l'appel. Il ne peut subsister aucun doute quand au sort qu'ils subirent : les forêts sont nombreuses en URSS...

La version officielle des gouvernements polonais et soviétique, malgré la déstalinisation, resta (jusqu'en avril dernier) celle de Staline : les 4143 cadavres trouvés dans la forêt de Katyn furent des victimes du nazisme et les 9357 disparus s'étaient évadés.

Toute allusion ou référence à Katyn dans la presse était, il y a quelque temps encore, même en Pologne, interdite par le censeur du PCP.

Il serait très instructif de connaître maintenant les raisons du silence des Alliés, les vraies, et de rendre publics les documents relatifs à cette sordide et honteuse complicité de l'Occident démocratique avec l'ignoble Staline.

Mais, sans doute reste-t-il encore aujourd'hui quelques survivants de cette époque glorieuse dont il ne faut à aucun prix ternir l'image.

(Source inconnue)

☞ Quand la justice couchée se lève, c'est pour mieux ramper

Le magistrat Philippe Bilger évoque dans son dernier livre « 20 minutes pour la mort » la rapidité avec laquelle fut jugé Brasillach. L'occasion de s'interroger sur la justice de notre pays ... et sur ses manquements.

Paul Léautaud m'a dit un jour : « On devrait tuer un juge de temps en temps pour rappeler aux autres le vrai rôle de la justice ». Sans doute pensait-il à ces magistrats exemplaires qui, à l'exception d'un ou deux, avaient prêté serment au maréchal Pétain et prononcé dix neuf condamnations à mort suivies d'une exécution avant de sanctionner, dans un bel élan patriotique, les partisans de Vichy, les fascistes, les miliciens, bref tous ceux qui se réclamaient de l'Etat qu'ils avaient si docilement servis. **Un nouveau tableau de chasse encore plus sanglant que le précédent avec 7000 condamnations à mort dont 767 parvenues à leur terme.**

Parmi ces nobles figures se trouvaient le 1^{er} janvier 1945, quand s'ouvrit à Paris le procès de l'écrivain pro-nazi Robert Brasillach, le président de la Cour de justice Joseph Vidal et le commissaire du gouvernement, Maurice Reboul, dont les compétences étaient unanimement reconnues. **Celui qui défie la loi du silence et delà servitude, n'est pas un nostalgique de la collaboration ou un provocateur à l'idéologie nauséabonde.** Philippe Bilger porte la robe rouge de l'avocat général qui, au nom de la République, défend les intérêts de la société et veille au respect de la loi. Le poète français qui, il y a soixante-six ans, à neuf heures trente du matin au fort de Montrouge est tombé, lié au poteau, les yeux ouverts, sous des balles françaises, était coupable. Coupable d'avoir choisi, par un idéalisme aveugle, la mauvaise cause. Coupable d'avoir écrit dans « Je suis partout » des articles insensés à la gloire de l'Allemagne nazie et versé dans un délire antisémite aussi fou que celui d'un Céline, la syntaxe en moins.

Le poids des mots

Son propos, dans ce livre fort et magnifique, n'est pas de défendre l'indéfendable. **Brasillach** était coupable :

oui, mais de quoi ? A aucun moment, il n'eût de sang sur les mains. **Contrairement à ceux qui, grassement payés, construisirent le mur de l'Atlantique avant de le démolir, il ne tira le moindre avantage du camp où il s'était rangé.** Cela fut reconnu au procès mais que faites-vous des « mots qui tuent », s'exclama le procureur ? C'est sur cette dernière phrase qu'on l'expédia vers la mort. Des mots assurément haineux, souvent ridicules mais dont il ne fut jamais prouvé qu'il aient eu un effet quelconques, à l'inverse de ceux écrits à la Gestapo par les milliers de délateurs qui signalaient la présence d'un Juif dans une chambre de bonne ou indiquaient aux miliciens la cache de résistants. Et qui pourrait prétendre que les Allemands eurent besoin d'un Brasillach pour remplir leurs trains de la mort ?

Pire encore, il y a au centre de ce livre, le procès rigoureux d'un simulacre de procès où tout était écrit d'avance, où l'inculpé était déjà mort avant d'être exécuté et où il ne fallut pas plus de vingt minutes au tribunal et aux jurés pour boucler leur sale affaire. Que ce soit un grand magistrat qui déballe ce souvenir poisseux ne rehausse en rien l'honneur de la magistrature. **Tant que l'on ne pourra mettre en cause la responsabilité des juges, la justice, toutes les fois qu'elle se noircit les mains, pourra continuer à se les laver en toute sérénité.** Qui la réclame cette mise en cause de leur responsabilité ? Un nommé Philippe Bilger.

<http://www.atlantico.fr/decryptage/quand-justice-couchee-se-leve-c-est-pour-mieux-ramper-51281.html>

☞ Je suis Partout vu par Riposte laïque

Le site *Riposte laïque*, à la fois proche du Grand Orient et de l'extrême droite israélienne, fait dans la surenchère hystérique depuis la nouvelle guerre de Gaza et les manifestations de réaction en France. Un article intitulé « *Je rêve de la mise en place d'une Ligue de Défense des Patriotes* » et daté du 25 juillet 2014 a attiré notre attention. Dans une vibrante apologie de la Ligue de Défense Juive, considérée comme terroriste par les Etats-Unis et Israël mais

autorisée en France par le gouvernement Fabius en 1986, un certain André Galiléo cite à deux reprises *Je Suis Partout*, et pas pour en dire du bien : « Comme le rapporte Le Nouvel Obs, les membres de la « Ligue de défense juive » se sont illustrés en 2012, en empêchant une séance de dédicaces de l'écrivain collabo juif, Jacob Cohen, le traitant de « collabo » à cause de ses positions pacifistes pro Hamas. Exactement comme au temps de « Je suis partout... » pour les résistants de 40 ! La même année, l'agression de militants de gauche de « l'Union juive française pour la paix » a déclenché la demande de la dissolution de la LDJ, qualifiée de « fasciste », un comble ! Non ? En 2009, quatre membres de la LDJ ont été condamnés à des peines de prison avec sursis pour le sacage d'une librairie pro-palestinienne. (...) Pourtant les méthodes musclées du Bétar et de la LDJ ne sont pas toujours les bienvenues au sein de la communauté juive... Contacté par France.tv info, l'incompréhensible et trop célèbre. Conseil représentatif des institutions juives de France (Crif) assure que « la présence de ces groupuscules devant les

synagogues n'est jamais requise par la communauté... » Tout comme « Je suis partout ! » En fait... Vous voyez ! »

✉ Bibliothèque politiquement incorrecte (bis)

Erratum : Dans un récent Bulletin, nous avons signalé la présence des Œuvres complètes de Brasillach dans la bibliothèque de l'ancien président du Front National. Un lecteur attentif nous signale que l'entretien vidéo n'était pas le fait de R&A, mais bien de TV Libertés, ce qui ne change rien aux faits. Dont acte.

Un autre ARB vigilant nous signale un ancien entretien entre Philippe Conrad et Dominique Venner (DVD *TV Libertés*), la bibliothèque de ce dernier accusant la présence (en haut à droite) des mêmes œuvres sulfureuses. Décidément, nous écrit notre ami, c'est un trait commun aux honnêtes hommes d'aimer le poète de Fresnes !



☞ Systématiquement

Après avoir pris connaissance du contenu de certains tas de papier, viennent immédiatement à l'esprit le nombre d'ouvrages paraissant chaque année en France (quelques dizaines de milliers, sauf erreur) et la question : pourquoi en rajouter un d'aussi inutile que Minuit, bouquin de plus de 500 pages sur le comportement des écrivains, artistes et intellectuels français pendant l'Occupation, publié par Grasset en octobre 2010 ?

Son auteur, Dan Franck, a-t-il tant de temps à perdre pour se livrer à une aussi rébarbative compilation sur un sujet archi rebattu ? Ce qu'il appelle « récit » n'apportant strictement rien de neuf et se contenant d'égrener les anecdotes les plus éculées (du poids de *L'Être* et le néant au pyjama de Sacha Guitry, en passant bout-à-bout des fiches journalistiques, voire la récitation ? Soyons juste : Dan Franck se livre parfois à quelques interprétations de son cru, visant à montrer que, s'il regrette manifestement d'avoir soixante-cinq ans de retard sur l'Épuration, il tient à faire savoir qu'il aurait pu jouer vaillamment son rôle à l'époque.

Prenons le cas le plus emblématique, celui de Robert Brasillach, le fusillé sur lequel les justiciers des heures d'après s'acharnent le plus volontiers (notons cependant que Céline et Drieu sont beaucoup moins épargnés par Franck qu'ils le sont souvent – au moins Franck ne charge-t-il pas les uns, ceux qui, comme par hasard, ont le plus « pris » à la Libération, pour mieux relativiser les torts des autres, sinon pour les en exonérer, tel Pierre Assouline à propos de Lucien Combelle ou de Ramon Fernandez, vis à vis duquel Dominique Fernandez adopta la même attitude, pitié filiale oblige, dans une récente biographie par trop unanimement célébrée). Passons rapidement sur quelques erreurs factuelles (Brasillach à Nuremberg en 1935, pp. 159-160 ; *Je suis partout*, appelé *je chie partout* – ce trait d'esprit raffiné n'est bien entendu pas de l'auteur-, « disparu du paysage quelques années après sa création », p. 269 ; Brasillach rendant visite aux Fernandez parmi les « meilleure icônes du PDF de Doriot », p. 414), mineures s'agissant d'un livre qui en comporte

autant (par exemple Alfred Greven producteur de *Juif Süß*, p.235, Louis Jouvét engagé par la Continental, p. 238) et qui est aussi peu avare en approximations ou clichés (*Les visiteurs du soir* manquant de moyens, p. 246, ou le jazz mal vu sous l'Occupation car produit d'importation américaine – cf. *Jazz et société sous l'Occupation*, de Gérard Régner, l'Harmattan, mars 2010).

Venons-en au test des enfants. Appelons ainsi la façon dont l'une des phrases les plus discutables de Brasillach est presque systématiquement paraphrasée, tronquée, déformée, réécrite et bien sûr sortie de son contexte pour lui faire dire bien plus qu'elle ne pouvait dire en elle-même. Franck rivalise avec ses nombreux prédécesseurs en forgerie journalistique (et souvent universitaire, hélas) : « Brasillach était rédacteur en chef du journal fasciste et antisémite *Je suis partout* (il regrettait que la déportation des Juifs ne fût pas systématiquement étendue aux enfants) ». Rien ici d'extraordinaire, juste la routine de pisse-copie paresseux.

Plus originale, que sa façon de s'en prendre non seulement à l'homme Brasillach et à ses prises de positions politiques, est la manière dont il tente de disqualifier le critique que fut aussi Brasillach. Que les universitaires les plus honnêtes reconnaissent l'importance de ce dernier est évidemment passé sous silence. Que Chantal Meyer-Plantureux, notamment, dans sa préface à la réédition des *Animateurs de théâtre* chez Complexe, ait établi que Brasillach fut un critique dramatique « curieux de toutes les tentatives d'avant-garde, ne partageant ni les frilosités ni les goûts conventionnels de son camp » ne peut qu'échapper à un Franck peu disposé à s'embarrasser de nuances. Brasillach ayant été un salaud à ses yeux, il ne pouvait qu'agir basement en toutes circonstances. Il ne peut qu'avoir été également un mauvais critique, incapable de juger les œuvres selon le libre exercice de son goût et de sa sagacité. Ainsi ne put-il saluer *Huis-clos* que par opportunisme (pp. 293-394) : « Georges Bataille était réservé Jean Guéhenno

dubitatif, Alexandre Astruc fasciné. Quant à la presse collabo, elle utilisa la pièce pour opérer une esquisse de volte-face, le vent du débarquement ayant soufflé depuis quelques jours sur la scène française. (...) Robert Brasillach reprit le flambeau (d'André Castelot dans *La Gerbe*): « Jean-Paul Sartre est à coup sûr aux antipodes de ce que j'aime, de celui dont l'autre après-guerre a essayé de s'approcher sans y réussir – mais je ne crois pas me hasarder beaucoup en disant que par la sécheresse noire de sa ligne, par sa rigueur, par sa pureté démonstrative opposée à son impunité fondamentale, c'en est le chef d'œuvre ». De l'art et la manière de préparer un retournement de veste... » On admirera les trois petits points qui visent sans doute à souligner un commentaire si pertinent qu'il se croit définitif. Quelques éléments donnés par ailleurs suffisent pourtant à le réfuter. En exergue au chapitre « Libération » (p.477) est cité Jean Galtier-Boissipre: « le mot qui court: ce n'est plus *Je suis partout*, c'est *Je suis parti* ». Or, justement, Robert Brasillach n'est pas parti et a fait face à ses juges, sans se renier et avec une dignité qu'Alexandre Astruc, mentionné plus haut, nota dans *Combat*. Même un Lucien Rebatet qui ne se montra pas aussi courageux à son procès, plus tardif, ne s'était pas « dégonflé » à la fin de la guerre, signant, à l'été 1944, un bravache « fidélité au national-socialisme » qui se termine par une note qui paraît s'adresser à

ses futurs épurateurs pour leur dire qu'il pourrait être reproché bien des choses aux jusqu'au-boutistes de *Je suis partout* mais certainement pas d'avoir agi par opportunisme. En outre, la malveillance vis-à-vis de Brasillach s'accompagne, à propos de Sartre, d'un anachronisme, péché majeur d'un récit à prétention historique. S'imaginer, comme le fait Franck, que *Huis-Clos*, aux yeux d'un journaliste de la presse collaborationniste, symbolisait alors la Résistance et que feindre de l'apprécier aurait pu permettre de se faire bien voir de celle-ci montre qu'il se fait un idée approximative du rôle de Sartre à l'époque, ainsi que de la façon dont s'est construit le personnage. Si l'on se fiait aux fariboles franckiennes, il faudrait reconnaître à Brasillach un don d'anticipation exceptionnel, puisque, malgré son peu de goût pour l'œuvre de Sartre (en particulier pour *La Nausée*), il avait pris soin de se couvrir dès le 13 avril 1939 en écrivant dans *l'Action française*, que la nouvelle le *Mur* était « une réussite absolument incontestable. »

Qu'importe de toutes façons à Dan Franck: salir par un petit crachat supplémentaire un écrivain et critique déjà jugé et fusillé ne se refuse pas, les honneurs et papiers de complaisance saluant comme de bien entendu ce genre d'ouvrages ni faits ni à faire.

Pascal Manuel Heu, *livr'arbitre*



❖ Retour sur Kaplan...

Nos lecteurs connaissent bien *Le Bulletin Célinien* de notre ami Marc Laudelout, installé en Belgique, et consacré au docteur de Meudon. Mais savent-ils que c'est en Suisse, chez notre ami Philippe Junod qu'est édité le *Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach* ? Nous avons reçu en service de presse les numéros 109, 110 et 111 de cette excellente revue consacrée à ce martyr du gaulchevisme. Tout d'abord, la revue permet de découvrir le vrai visage de Brasillach, et ce n'est pas rien. Celui qui disait le 3 avril 1933 : « *Je pense l'antisémitisme bon et juste quand il s'adresse aux potentats, aux financiers et l'internationale juive, mais ignoble quand sous prétexte de race on expulse le boulanger juif, la marchande des quatre saisons juive et le bistro juif* ». Ou le 17 février 1939 : « *pas de persécution, pas de pogrom, telle est la première position du nationalisme français devant la question juive* ». Celui qui a fait tout son possible pour sauver des Juifs et des résistants du peloton d'exécution... Dans le numéro 110, l'ARB démolit, arguments et preuves à l'appui, la thèse nauséabonde de « l'américaine » Alice Kaplan, ce torchon qu'Anne-Marie Bouyer a justement qualifié de « *livre gluant de haine* ». Gluant est le terme adéquat. Tout d'abord, l'ARB règle son compte à la thèse délirante voulant que Kaplan soit « objective » parce que « non-française ». La bonne farce que voilà ! « Alistérie » et « Kapl-âneries » que son travail ! Kaplan a de très bonnes raisons de haïr Brasillach, entre autre parce qu'elle est juive et surtout parce que son père a participé à la mise en place du génocide allemand de 1945-1950 en étant procureur à cette parodie de procès que fut Nuremberg. Il y a tellement de faux et de mensonges dans le livre de Kaplan que notre journal entier ne suffirait pas à les énumérer. Relevons les plus grossiers : d'abord la prétendue homosexualité de Brasillach, totalement démentie par sa correspondance qui prouve qu'il a eu deux liaisons amoureuses, l'une avec la charmante actrice roumaine Pola Illery, l'autre avec celle qui serait probablement devenue madame Brasillach : Marguerite Cravoisier (1904-1987). Philippe d'Hugues nous donne d'ailleurs une explication sur la fameuse phrase « *les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne* » qui ne date pas de 1941 mais du 19 mars 1944 et est un clin d'œil à Jean

Giraudoux, décédé le 31 janvier 1944, qui avait écrit dans *Siegfried* (1928, pièce tirée de son roman *Siegfreid et le Limousin* (1922) dont le titre fut pastiché d'ailleurs par Léon Gaultier dans *Siegfried et le Berrichon, le parcours d'un collabo* en 1991) : « *Ils viennent me prendre en flagrant délit d'adultère avec l'Allemagne. Oui, j'ai couché avec elle, Siegfried, j'ai eu tout ce qu'elle offre à ses amants, le drame, le pouvoir sur les âmes* ». Ensuite, la fameuse phrase sur les Juifs en 1942, falsifiée par Kaplan comme par les autres (la partie volontairement omise figure en gras) : « *L'archevêque de Toulouse parle de brutalités et de séparations que nous sommes tous prêts à ne pas approuver, car il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits, l'humanité est ici d'accord avec la sagesse : mais il oublie de dire que ces brutalités sont le faits de policiers PROVOCATEURS qui veulent apitoyer les pauvres idiots d'aryens. Et puis, même si elles étaient exactes, pourquoi Monseigneur, contrairement à plusieurs évêques pleins de courage, n'a-t-il jamais protesté contre les massacres anglais ?* ». Autre mensonge, elle prétend : « *C'est à dessein que je n'ai pas travaillé avec Maurice et Suzanne Bardèche* ». Faux, elle les a rencontrés au Canet, mais n'a pas voulu consulter les archives de Brasillach à leur domicile. Il y a un passage qui éclaire le mufle hideux du racisme talmudique de Kaplan (nom lui-même talmudique, désignant les descendants d'un rabbin) : sa mère lui ayant fait part de l'histoire de cette mère de famille qui, sur le pont de Gien, eut tout à coup au lieu d'un enfant dans les bras un tronc sanglant sans tête et sans bras, Brasillach en fulmina d'indignation et fustigea les criminels qui nous avaient entraînés dans la guerre. Kaplan en hulule d'indignation : il ose s'en prendre à Blum et à Mandel qui ont bien désarmé la France avant de la jeter dans la guerre. Pour elle, ils avaient raison de le faire, raison dans les deux cas. Peu lui importe que de petits bébés goïm en meurent. Des animaux pour elle... Autre falsification, celle d'une certaine Anne Simonin (historienne au CNRS, on craint le pire à juste titre...), qui n'est pas la seule puisque le mensonge a été repris par La Ligue des Droits de l'Homme (décidément coutumière du fait, je l'ai appris à mes dépens...) sur son site Internet. Elle fustige les Editions Godefroy de Bouillon pour un livre intitulé *Faut-il brûler les Arabes de France...* sans préciser bien sûr que la réponse donnée dans le livre est « non » et que

l'auteur est lui-même maghrébin, Farid Smahi, seul conseiller régional beur de France ! De plus, on voit mal les éditions GdB éditer un livre raciste, les deux patrons de celles-ci n'étant pas précisément Gaulois ! Quand on voit de telles falsifications, on voit tout le « crédit » que l'on peut accorder à leur propagande holocaustique et à « l'authenticité » de leurs preuves sur la « Shoah » !!! Il y a une grande qualité au *Bulletin*, c'est qu'il publie les articles de la presse ennemie *in extenso*, sans en retrancher une virgule. Les preuves de leurs mensonges sont donc gravées jusqu'à la fin des temps.

Concluons cet article par la prière que les Juifs disent le jour du Yom Kippour : « *Que tous les vœux et toutes les obligations, toutes les peines et tous les serments que nous vouons et jurons depuis ce jour de la réconciliation jusqu'au même jour prochain, soient remis, anéantis qu'ils soient sans force et sans valeur. Nous voulons que nos vœux ne soient pas des vœux et que nos serments ne soient pas des serments* ».

LLA 20.11.2003

ARB – Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach – Case Postale – CH-1211 GENEVE 3

NOTES DE LECTURE

« Lorsque la Seconde Guerre mondiale s'achève, au printemps de 1945, l'épuration « anti-fasciste » qui lui succède ne se montre pas tendre envers les intellectuels qui ont fait le « mauvais choix » : les écrivains français Georges Suarez, **Robert Brasillach** et **Paul Chack** finissent au poteau d'exécution, tout comme leur collègue belge José Strel, des dizaines d'autres s'en vont croupir dans d'obscurs cachots, le philosophe italien Giovanni Gentile est abattu au coin d'une rue, tandis que le Norvégien Knut Hamsun (prix Nobel 1920) et l'Américain Ezra Pound se retrouvent bouclés pour de longues années dans des asiles psychiatriques. » (Mile Budak : itinéraire d'un réprouvé par Christophe Dolbeau)

Paul Chack, (1876-1945), est un officier et un écrivain de marine français. Promu capitaine de vaisseau en juillet 1929, il fut à la fin des années 1930 un partisan du fascisme et il se signala pour son engagement collaborationniste pendant la Seconde Guerre mondiale. Il fut condamné à mort à la Libération et fut, avec Robert Brasillach, l'un des quelques intellectuels français exécutés pour collaboration avec l'Allemagne nazie. (wikipedia)

Si nous n'avons pas encore pu nous procurer la dernière biographie consacrée par notre ARB Francis Bergeron à **Paul CHACK**, les premiers échos sont une fois de plus élogieux et le sujet intéressera évidemment nos lecteurs, l'écrivain ayant subi le même sort que Brasillach ; condamné le 18 décembre 1944, il sera en effet fusillé le 9 janvier 1945, un mois avant l'auteur de *Notre avant-guerre*.

Dans l'immédiat, voici la notule parue dans *Réfléchir et Agir* n°47 / été 2014. A suivre...



Francis Bergeron

Paul Chack

(PARDÈS) 12 €

Comme Edouard Peisson, Paul Chack est un écrivain de mer qui m'a toujours enchanté (même si Peisson est un romancier et Chack un historien). Il était temps qu'on lui rende enfin l'hommage biographique qu'il mérite. Infatigable biographe (Monfreid – encore un pirate ! –, Béraud, Saint-Loup, Bardèche, Daudet...), le sympathique Francis Bergeron signe ici un très bel hommage (et un de ses meilleurs livres) qui montre que rien de l'œuvre de Chack ne lui est étranger. Toute sa vie défile en cinémascope, des passerelles de torpilleur à l'écriture de ses merveilleux livres, parus aux Éditions de France fondées par Horace de Carbuccia (agrémentés des superbes couvertures de Léon Haffner, peintre de marine auquel

Bergeron consacre ici tout un chapitre). D'une plume offensive, notre biographe rappelle aussi les engagements de Paul Chack : le Comité d'action antibolchevique (en 1941) et l'exposition « Le bolchevisme contre l'Europe », le Front révolutionnaire national (regroupant tous les partis collaborationnistes sauf le PPF), son soutien à la LVF... Traumatisé par Mers el-Kébir (perfide Albion de toujours), auteur de quelques phrases un peu critiques envers le petit peuple (« *Le Juif, partout destructeur, est indésirable partout* »), Chack a la malchance d'être arrêté dès août 1944 et il est fusillé dans les premiers, le 9 janvier 1945 (un mois avant Brasillach). Il meurt courageusement en criant : « *Vive la France ! Je meurs pour mes idées.* » Belle épithape. **PG** (peut-être commandé et dédié par l'auteur à) **Association Rétaise des Amis d'Henri Béraud BP 3 – 17111 Loix en Ré**

Un témoin des années noires

Ami de Jean Paulhan et d'Albert Camus, romancier et critique dramatique, Jacques Lemarchand livre un passionnant *Journal 1942-1944*.

PAR PHILIPPE D'HUGUES

De *La Gerbe* à *Combat*, tel est l'itinéraire singulier parcouru de 1942 à 1944 par l'écrivain Jacques Lemarchand. Son *Journal 1942-1944*, que font paraître les éditions Claire Paulhan, est un document historique d'une importance capitale sur une période sans cesse redécouverte, qui chaque fois oblige à corriger bien des idées reçues comme définitives. Avec ce *Journal*, voici encore du nouveau, très inattendu.

Jacques Lemarchand (1908-1974), injustement oublié aujourd'hui, fut un écrivain qui compta, ami de Jean Paulhan et d'Albert Camus, romancier, journaliste et critique dramatique fameux. Jeune bourgeois bordelais, monté à Paris en 1932, il publia un premier roman, *RN 234*, salué avec chaleur par les principaux critiques, de Robert Brasillach à Edmond Jaloux. Il faisait encore figure de brillant espoir quand la guerre interrompit ces belles promesses. Il la fait

courageusement, récoltant Croix de guerre et citations. Après sa démobilisation, il regagne Paris en 1941 pour reprendre son existence d'avant la guerre. Mais dans une France vaincue et occupée, le jeune écrivain, pour subsister, doit accepter un emploi de circonstance dans un incertain « chantier des chômeurs intellectuels de la Marine », emploi peu lucratif

mais qui laissait beaucoup de liberté, que l'écrivain utilisa pour augmenter ses ressources grâce à sa plume. Il publia notes critiques, interviews et articles littéraires divers dans le journal de Châteaubriant, *La Gerbe*, et dans *Comoedia*, et même une nouvelle dans *Je Suis partout*. Ces choix, plus ou moins imposés par les circonstances, témoignent d'une largeur d'esprit et d'une absence de préjugé, d'ailleurs moins rare à l'époque qu'on ne le suppose aujourd'hui.

Le Journal montre un Lemarchand très détaché de la politique au profit de la littérature et des dames

Ce *Journal*, tardivement révélé, prouve que Jacques Lemarchand, très détaché de la chose politique, réussit à conserver cette indifférence toute sa vie. Il avait d'autres préoccupations plus essentielles : la littérature, les camarades, et surtout les femmes. L'auteur est un séducteur impénitent qui tient un compte minutieux de ses conquêtes et, en juin 1942, il pouvait se féliciter d'avoir atteint le chiffre idéal de sept femmes, plus ou moins simultanées. Ce séducteur n'est pas un vrai cynique, il tombe souvent amoureux et c'est plutôt, pourrait-on dire, « un cœur d'artichaut ». Mais le cœur ne manque pas et il est capable de souffrir très convenablement.

Pour les amis, il y a trois groupes distincts, d'abord ceux de la Marine, « les chômeurs intellectuels », gentils, un peu insignifiants. Il y a ensuite les vieux amis du Sud-Ouest, assemblage hétéroclite où se côtoient, entre autres, un inspecteur des impôts, un cousin Lemarchand, auteur de chansons (il a écrit les paroles françaises de *Lili Marleen*), un jeune banquier, Pierre de Roux, père de Dominique, futur fondateur des *Cahiers de l'Hérnie*. Il y a enfin le côté Gallimard, l'éditeur de Lemarchand, plein de poètes et d'écrivains de son âge, protégés de Jean Paulhan, la plupart gaullistes ou communistes, au su de tous. Ils s'appellent Jean Tardieu, Jean Lescure, André Frénaud, Raymond Queneau, Francis Ponge et d'autres qui viendront s'agréger. Tous connaissent les travaux de leur ami pour *La Gerbe* et *Comoedia* (ce dernier presque aussi mal vu par eux), sans trop lui en tenir rigueur. Quelques échanges de piques légères ne virent jamais à la querelle et sont vite noyés dans de joyeuses libations.

Lemarchand vit dans un hôtel du Quartier latin et souvent dîne dans sa chambre. Ces soirées frugales sont celles qu'il réserve au travail, livre en cours (*Geneviève*, son chef-d'œuvre⁽¹⁾), recensions de romans, biographies, poèmes, rarement de livres politiques. Il refuse de rendre compte des *Décombres* (c'est Ramon Fernandez qui s'en charge, fort bien) mais accepte par contre Hérold-Paquis et fait une excellente



Jacques Lemarchand aurait pu figurer sur cette photo des auteurs de la NRF, dans la cour des éditions Gallimard, en 1937. Au centre, à côté d'André Malraux, on reconnaît Ramon Fernandez et, de l'autre côté, Jean Paulhan.

DÉCOUVERTES | Un témoin des années noires



Berlin, le 20 avril 1945, remise des ultimes Croix de Fer aux jeunes défenseurs de la ville. Beaucoup plus tôt, en novembre 1942, après le débarquement allié en Algérie, Lemarchand notait : « Probable maintenant qu'Hitler perdra. Mais c'était lui qui était un homme. Ce sont les petits désirs, les petites satisfactions, les petites conneries qui l'auront abattu. » Peut-être aussi les grandes, mais Lemarchand ne s'y intéresse pas.

interview de Friedrich Sieburg, car entre les deux hommes un courant de vraie sympathie est bien passé.

En 1943, double coup de théâtre : Drieu la Rochelle abandonne *La NRF* et, en accord avec lui, Jean Paulhan choisit Lemarchand pour le remplacer, mais l'opposition des Allemands fait capoter l'opération. À cette occasion, Lemarchand ayant fait ses preuves est engagé par Gallimard dans une fonction d'abord vague, puis très vite au comité de lecture, le saint des saints des lettres françaises.

Lemarchand demeure toujours étranger à la Résistance comme à la Collaboration. Paulhan situe bien sa position dans une lettre à Armand Petitjean : « Il est très précisément *maréchal*. » Il a alors une phrase admirable :

« N'ayons entre nous qu'à la dernière extrémité des façons de guerre civile », ce que sa conduite ultérieure illustrera. En réalité, s'il est plutôt « *maréchal* »,

Lemarchand aime surtout être à contre-courant du troupeau. Cela peut le conduire assez loin. En novembre 1942, après le débarquement allié en Algérie, certains amis lui ayant échauffé les oreilles par leurs propos triomphants, voici sa réaction : « Probable maintenant qu'Hitler perdra. Mais c'est lui qui était un homme, qui avait le sens de la grandeur. Ce sont les petits désirs, les petites satisfactions, les petites conneries qui l'auront abattu. Je hais les ennemis d'Hit-

Dans la vie parisienne rapportée par Lemarchand, on voit mal ce que fut la résistance des Sartre, Beauvoir ou Camus

ler. Un beau jour de novembre 1943, ce dernier vient partager son bureau chez Gallimard. La rencontre plus qu'improbable entre l'ancien d'Alger *républicain* et le chroniqueur de *La Gerbe* donne des résultats inattendus. Très vite, ils deviennent grands amis. Camus aussi est très occupé : écriture de *La Peste*, création du *Malentendu* par Maria Casarès (devenue sa maîtresse), conférences, vernissages, manifestations l'absorbent complètement. Comme pour Sartre et Beauvoir, on voit mal, dans cette vie parisienne trépidante, la place que tient une activité de résistance devenue fameuse. Lemarchand s'en moque d'ailleurs et admire sincèrement son nouvel ami, dont l'ascendant est puissant.

La Libération va ébranler un peu cette belle sérénité. Intéressé, curieux, critique, l'écrivain sort de sa tour d'ivoire égotiste. Il erre dans son quartier entre deux fusillades. Réactions : « Je suis d'avance exaspéré par les récits des événements que je vais entendre [...] par les vantardises et les airs de triomphe que je vais entendre et voir, par l'assurance de quelques crétiens qui va se renforcer ». Et aussi : « Tout cela représente le triomphe de ce qu'il y a de plus bas en France, le goût des mots, de l'indiscipline, de la haine, etc. » Mais quand la foule en liesse est dispersée par des tireurs,

il se sent partagé entre ceux-ci et la foule. Chez Gallimard, l'ambiance est indécise : rumeurs de menaces contre l'éditeur, mais Camus est rédacteur à *Combat*... Le CNE prononce les premières exclusions (Giono, Montherlant), même si Paulhan juge que « l'erreur, le risque de l'esprit et voire l'aberration [...] sont le premier droit des écrivains ». La lecture des *Lettres françaises* fait écumer Lemarchand : « Un monument d'hypocrisie, de mensonge, de vantardise [...] une bande enflée à crever de vanité, de haine [...] La presse boche avait plus de tenue ». Il ne lit plus que *Combat*. Et Montaigne et Pascal. Il a retrouvé sa place chez Gallimard. C'est avec cette agitation qu'il s'arrête en octobre 1944 le premier tome du *Journal*.

On attend avec impatience le tome suivant (1945-1952), tant est grand l'intérêt historique de ce témoignage à chaud, sans retouches ni précautions, comme dans certains souvenirs écrits après coup. On y observe sur le vif l'opinion fluctuante des Français, leurs oscillations, leurs incertitudes. Cela change de tant de livres qui obscurcissent volontairement une période déjà sombre. ■

● Jacques Lemarchand, *Journal 1942-1944*, Éd. Claire Paulhan, 2012

1. *Geneviève* a été rééditée en 2012 par les Éditions Rue Fromentin, www.ruefromentin.com



Scène de rue à Paris, lors de la Libération.

NRH, N°66 mai-juin 2013

DOCUMENT : Robert Brasillach : Traître ou simple collaborateur ?

Le 14 septembre 1944, un homme encore jeune, 35 ans, se présenta à la préfecture de police de Paris et déclara qu'il venait se constituer prisonnier. Il se nommait Robert Brasillach, c'était un homme de lettres, un journaliste, son nom figurait dans la liste des intellectuels convaincus d'avoir collaboré avec les Allemands et contre qui des mandats d'arrestation étaient lancés.

Robert Brasillach était né à Perpignan le 31 mars 1909. Son père officier, avait été tué au Maroc en 1915. Lui fut un très brillant élève et passa avec succès le concours d'entrée à Normale Supérieure. Vers sa vingtième année, il voulut goûter du journalisme et travailla pendant un mois à *l'Intransigeant*. Mais ses idées l'orientaient vers la presse d'extrême droite et il se tourna vers *l'Action Française* dont il devint le critique littéraire.

En 1938, il était le rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Je suis partout* qui ne cachait pas ses préférences pour les régimes totalitaires. Selon Robert Brasillach lui-même, ce journal était « quelque chose comme l'organe officiel du fascisme international. »

En 1939, Brasillach fut mobilisé comme lieutenant de réserve. Il fut fait prisonnier en juin 1940 et enfermé à l'Offlag VI A. Comment, par qui exactement, sous quelle inspiration, le gouvernement de Vichy demanda son élargissement dès le mois de juillet 1940, à la commission d'armistice de Wiesbaden ? Cela ne ressort ni de l'instruction, ni des débats du procès. Toujours est-il que le prisonnier fut libéré le 1^{er} avril 1941. Il a été confirmé que l'amiral Darlan lui avait proposé le poste de commissaire au cinéma en raison d'une *Histoire du cinéma* que Robert Brasillach avait publiée avant la guerre avec la collaboration de son beau-frère Maurice Bardèche. Le projet de l'amiral n'eut pas de suites, parce que les autorités allemandes de Paris mirent leur veto. A moins que le pressenti ne vint faire allégeance... Brasillach refusa. Il reprit sa place de rédacteur en chef de *Je suis Partout*, cette feuille qui tirait à 200 000 exemplaires, sans bouillonnement, et qui, dit-on aujourd'hui, demeure le symbole de la trahison intellectuelle dans la France occupée par les Allemands entre 1940 et 1944.

Poursuivi pour intelligences avec l'ennemi

Robert Brasillach séjourna un mois au camp de Noisy-le-Sec, puis fut inculpé et incarcéré à Fresnes. L'instruction de son affaire fut confiée au juge Raoult qui la mena rondement, mais le procès ne vint devant la Cour de Justice de Paris que le 19 janvier 1945.

A cette époque, la guerre était loin d'être terminée. Les Allemands venaient seulement de lâcher pied dans les Ardennes, où ils avaient été à deux doigts de culbuter les forces américaines ; de très dures batailles se livraient sur le front de l'Est où tout était consommé mais où la Wehrmacht luttait avec l'énergie du désespoir. En Haute Alsace Colmar n'était pas encore libéré. Le Rhin n'était pas franchi. Un hiver rigoureux rendait le sort des populations excessivement précaire, la disette se faisait de plus en plus sentir. La situation intérieure était à peine rétablie. Mais l'épuration battait son plein. Le maréchal Pétain était toujours prisonnier à Sigmaringen, nul ne savait quand il reviendrait en France, ni s'il reviendrait.

La Cour de Justice se réunit donc au Palais de justice de Paris le 19 janvier sous la présidence du conseiller Vidal. Le commissaire du gouvernement était M. Reboul. Au banc de la défense Me Jacques Isorni et Me Mireille Noel. Isorni était alors un tout jeune avocat, il n'avait pas encore acquis la célébrité que devait lui conférer le procès Pétain, le public ne savait pas grand chose de lui. Sans doute Brasillach le connaissait-il bien pour l'avoir choisi comme défenseur.

L'accusé confirma son identité, reconnut avoir eu pour domicile légal un appartement situé à Paris 5 rue Rataud, et y avoir habité depuis 1936 en compagnie de son beau frère, de sa sœur et de leurs enfants. Appartement modeste d'un loyer de 5000 F par an.

Il avait refusé de quitter Paris comme certains de ses confrères de la presse collaborationniste, c'est-à-dire appartenant à la rédaction des journaux ayant paru pendant l'occupation et ayant obéi aux consignes allemandes. A la Préfecture de Police on lui avait offert une fausse carte d'identité. Des cartes d'alimentation. Il n'en avait pas voulu. Il avait quitté son

appartement le 19 août, au début de l'insurrection pour échapper à certaines violences et s'était réfugié dans l'Yonne. Puis il apprit que son beau-frère avait été arrêté et que sa mère avait subi le même sort. Enfermée pendant quinze jours dans la prison de Sens avec une trentaine d'autres personnes, dans une cellule de 4 m sur 3 m. Alors, il avait écrit pour dire qu'il allait se constituer prisonnier et sa mère avait été aussitôt libérée. C'était un moyen de pression comme un autre. Les otages...

L'acte d'accusation dont le greffier de la Cour donna lecture au début de l'audience, se terminerait ainsi :

« En participant de façon constante, active, suivie et prépondérante aux thèmes de la propagande allemande, susceptibles de diminuer l'action et les possibilités des armées de la France dans la lutte pour la libération du pays, en acceptant son élargissement personnel comme conséquence des services rendus dans cet ordre d'idées au Reich, en acceptant d'entrer en relation à ces fins avec le centre universitaire allemand et de siéger au conseil d'administration dans une entreprise officielle de propagande ennemie, Brasillach s'est rendu coupable, dans les conditions déterminées aux articles 1 et 2 de l'ordonnance du 26 juin 1944, d'intelligence avec l'ennemi, prévue par l'art. 75 paragraphe 5 du Code pénal, et doit, en conséquence, être déféré à la justice. »

Une innombrable suite d'articles violents

Que contenait exactement cet acte d'accusation ? Beaucoup de choses dont certaines n'avaient pas été sérieusement vérifiées eu égard à la rapidité de l'instruction. Mais la somme des faits reprochés à l'accusé n'en était pas moins considérable.

Essayiste et critique littéraire d'une grande autorité, romancier de talent, Brasillach était aussi un écrivain politique d'une extrême violence. Avant la guerre il avait attaqué sans cesse les gouvernements de gauche qui s'étaient succédés, il avait mené une sévère campagne antisémite contre Léon Blum. Jeans Zay, Mendès-France, et d'autres, il avait signé des appels à l'insurrection...

On lui reprochait donc en particulier cet article paru dans *Je suis partout* le 21 mars 1941 alors qu'il était encore prisonnier en Allemagne. L'Article était intitulé Le Cri

ardent du prisonnier et constituait une attaque en règle contre l'Angleterre et les « traîtres gaullistes », approuvait la politique de Montoire comme « la seule ouverte à la France ». Il ajoutait : « Nous sommes pour la collaboration dans la dignité parce que c'est tout simplement le moyen de s'en tirer. » Il terminait l'article en indiquant les grandes lignes d'un programme politique : suppression du parlementarisme et de la franc-maçonnerie, statut de la jeunesse, collaboration des classes, accommodement à la France de ce qu'il y a de profitable dans les expériences étrangères, qu'elles soient allemande, italienne ou espagnole, et une révolution nationale et sociale en action » etc.

Dix jours après il était libre, Mais la demande de libération datait du mois de juillet précédent. C'est ce que fit remarquer Me Isorni.

On lui reprochait encore d'avoir effectué deux voyages en Allemagne. Le premier en 1941 au Congrès international des écrivains de Weimar. Le deuxième en juillet 1942, avec de Brinon, à destination des cantonnements de la L.V.F. sur le front de l'Est. Il avait eu des contacts assez fréquents avec la Propagandastaffel et avec l'Institut allemand. Il avait étalé ouvertement ses sentiments pro-allemands dans une quantité d'articles. Le 11 avril 1942, il écrivait « Ce que nous voulons ce n'est pas la collaboration, c'est une alliance ». Il dénonçait ouvertement toutes les personnalités ou les collectivités coupables à ses yeux de tiédeur et de sabotage des idées nouvelles, suspectes de résistance ; le clergé catholique, le cardinal Suhard, le ministre Carcopino, L'université, La Sorbonne... Il poursuivait une campagne de dénigrement systématique contre le gaullisme, dénonçait les chefs des maquis comme « d'effrayantes canailles ».

Pour sa défense il invoquait : la légitimité du gouvernement de Vichy, le caractère légal et obligatoire des convictions de la victoire allemandes pour regagner dans l'ordre nouveau d'une place conforme à son rang passé.

Des mots et des illusions.

Traître ou collaborateur ?

Dès l'ouverture des débats, Me Isorni essaya de gagner du temps.

Brasillach, dit-il, est poursuivi pour une prétendue intelligence avec l'ennemi, à

l'occasion de faits de collaboration. Ces faits sont incontestablement de caractère politique. Cette politique dite « de collaboration » a été annoncée officiellement par le maréchal Pétain, alors chef de l'Etat français, dans un message radio diffusé à la nation française le 30 octobre 1940. L'Assemblée nationale, réunie le 10 juillet 1940, avait régulièrement donné au maréchal Pétain tous les pouvoirs même constitutionnels. Brasillach n'a fait que suivre la politique voulue par le chef de l'Etat et n'a donc été qu'un exécutant des consignes du gouvernement légal. Et comme il a été annoncé que le maréchal Pétain et tous les membres des différents gouvernements qui se sont succédé du 17 juin 1940 au 11 août 1944 feraient l'objet de poursuites pour intelligences avec l'ennemi pour les mêmes faits de collaboration, mais qu'aucune décision de justice n'a été prise à leur égard, il est donc contraire à la logique la plus élémentaire de juger le citoyen qui a obéi au gouvernement, avant que ce gouvernement ait été déclaré judiciairement coupable. Il y a donc lieu de surseoir en ce qui concerne Brasillach, jusqu'à ce qu'une décision définitive soit intervenue en ce qui concerne le maréchal Pétain et les membres du gouvernement.

Le commissaire du gouvernement répliqua en disant que ces gouvernements n'étaient que des « gouvernements de fait » et que Brasillach était poursuivi pour crime de trahison en application de l'article 75. Ce procès était absolument indépendant de tous ceux qui sont faits, se font ou se feront.

La cour rejeta les conclusions de l'avocat. Dès lors, tout allait se dérouler avec rapidité.

Des essais de justification

Ce procès se signala par sa haute tenue. Le Président eut en face de lui un dialecticien remarquable, extrêmement calme, poli, ne cherchant pas à éviter ses responsabilités.

-Je ne nie absolument rien, vous me rendrez cette justice, dit-il.

On l'accusait d'avoir œuvré dans la voie de la collaboration ? « Les collaborationnistes », répliquait-il n'étaient pas ceux qui pillaient le pays, ils étaient ceux qui essayaient d'empêcher le pays d'être pillé... Dans un pays comme la Belgique, qui n'avait plus de gouvernement, il y a aujourd'hui un million d'ouvriers déportés

en Allemagne sur un total de huit millions de Belges. Cela aurait fait, dans les mêmes proportions, cinq millions de Français déportés s'il n'y avait pas eu un gouvernement collaborationniste pour discuter pied à pied avec les Allemands.

Des rapports avec l'Institut allemand. C'étaient des rapports « intellectuels ». Une politique nécessaire, même sur le plan intellectuel. « On ne m'a jamais demandé de faire de la propagande pour l'Allemagne. A l'Institut Allemand j'ai rencontré Georges Duhamel et Jean Giraudoux. Alors ? »

En ce qui concerne l'Amérique – il a été violemment anti-américain- il constate qu'elle n'est pas entrée en guerre malgré ses campagnes d'excitation contre l'hitlérisme. « Elle nous a laissé soutenir le premier choc et lorsque le président Paul Reynaud a lancé un appel désespéré au président Roosevelt, celui-ci l'a envoyé promener. Je respecte l'égoïsme national, mais moi, qui suis français, j'ai le droit de dire que l'Amérique n'est entrée en guerre que le jour où le Japon l'a attaquée. » Il avait écrit le 25 août 1941 un article dans *Je suis partout* où il déversait un torrent d'injures sur le président Roosevelt et sur la femme de celui-ci...

« -Je pensais que mes écrits servaient, avant toute chose, mon pays. Quand je suis revenu de captivité, et qu'il s'est agi de reprendre mon action politique et littéraire d'avant guerre, j'aurais très bien pu m'en tenir à une activité littéraire tranquille et profitable pour moi même probablement beaucoup plus profitable que celle que j'ai menée. Mais je me suis dit : il y a un million et demi de prisonniers en Allemagne et à ce moment-là, beaucoup de prisonniers croyaient à la politique de la paix future, croyaient à la politique de collaboration des deux pays qui se font tant de mal depuis des siècles ; à ce moment-là, je me disais : cette politique servira l'intérêt de mes camarades, peu importe ce que je puis supporter, ce que je peux subir. »

Le réquisitoire de M. Reboul

Le commissaire du gouvernement été visiblement impressionné par la manière dont l'accusé s'était défendu. Il rend hommage à son talent.

-Brasillach se présente paré de toutes les séductions de l'écrivain, et je dirai, maintenant que je l'ai entendu – car je ne le connaissais pas – paré de toutes les

séductions de l'éloquence persuasive. Puissant prestige dans un pays comme le nôtre qui, riche de tant de gloires dans cet ordre, a toujours placé au premier rang les mérites de la plume. (...) Brasillach pouvait prétendre, aux abords de la trentaine, à une incontestable primauté intellectuelle. Ce sont ses articles de critique littéraire qui y ont contribué. Brasillach possède au plus haut point le sens de la pénétration des textes que commande une vaste érudition et la connaissance parfaite des règles classiques

Il était donc normal qu'un écrivain de cette taille attirât vers le rayonnement de sa puissance intellectuelle pure une certaine partie de la jeunesse. Pourquoi cet homme riche de tant de dons, comblé de tant de succès, qui aurait pu s'il était demeuré dans la ligne de ses aspirations premières, devenir l'un des plus éminents écrivains de notre pays, a-t-il abusé de ses dons, de ses succès, pour tenter d'entraîner la jeunesse d'abord vers une politique stérile, ensuite vers l'ennemi ? ... On croit suivre un penseur, on ne suit qu'un polémiste.

- Dans une affaire de cet ordre en face d'un accusé de cette qualité intellectuelle, qui a fait sciemment ce qu'il a fait, qui est rompu à la confrontation des textes et des opinions, il ne saurait être question, à mon sens, de circonstances atténuantes. Je ne les admettrais pas pour ma part et je suppose que Brasillach a trop d'orgueilleuse personnalité pour les réclamer. Il n'y a ici que deux cartes à jouer l'une contre l'autre ; la sienne, celle de sa libération pour son acquittement ; la mienne, celle de sa condamnation et de sa mort.

Anti-républicain, il l'est avec frénésie, il vomit à tout propos contre la République des torrents d'injures.

- Croirait-on, poursuit M. Reboul, que c'est sa plume, cette plume qui dissèque pour la plus grande pamoison des précieuses de notre siècle les complexités de Marcel Proust ou les insolences misogynes dont tout le talent semble s'être envolé pour faire place à une prolixité de mégère.

Et de citer :

« En finira-t-on jamais avec les relents de pourriture parfumée qu'exhale encore la vieille putain agonisante, la garce vérolée, fleurant le patchouli et la perte blanche. La république toujours la debout sur son trottoir. Elle est toujours là, la craquelée, la lézardée, sur le pas de sa porte, entourée de ses michets et de ses petits jeunots, aussi

acharnés que les vieux. Elle leur a tant rapporté de billets dans ses jarretelles...

Comment auraient-ils le cœur de l'abandonner malgré les blennorragies et les chancres ? Ils en sont pourris jusqu'aux os. »

Vous vous êtes trompé

- Il est un fait certain, Brasillach, c'est que vous vous êtes trompé, vous vous êtes trompé autant qu'il est permis à un homme de se tromper (...) Toutes vos prédictions étaient fausses et vous en avez vous même le sentiment, ainsi que cela résulte de votre déclaration au magistrat instructeur lorsque vous lui avez dit qu'à partir de 1943 vous avez été convaincu de la défaite de l'Allemagne (..) Savez-vous bien ce que peut signifier pour un fasciste pro-allemand de votre état de nécessité dans un pays gaulliste et Républicain ? Cela signifie tout simplement l'exécution sommaire et nous devrions sans doute y recourir sans plus tarder en ce qui vous concerne si nous avions, sur le délit d'opinion, la même notion expéditive que vous. Rassurez-vous, nous ne le ferons pas. Nous avons le souci d'être démocrates.

Il avait écrit, entre autres : « Mandel et Reynaud doivent être pendus d'abord. Pas plus que l'exécution officieuse de Marx Dormoy n'a réussi à faire un martyr de ce vieux satyre barbu, l'exécution officielle ou non des coupables français de la guerre ne fera lever autour d'eux la moindre émotion... On les laissera sans sourciller... »

-Comment en êtes vous arrivé là ? Voilà peut être le secret de votre trahison, vous n'aviez pas confiance dans la France, Vous n'en aviez que dans l'Allemagne... Votre amour quasi charnel de la force brutale a pu vous pousser à tenter d'amener votre pays dans le lit aux souvenirs si doux... La trahison de Brasillach est, avant tout, une trahison d'intellectuel. C'est une trahison d'orgueil. Cet homme s'est lassé de la joute dans le tournoi paisible des lettres pures. Il lui a fallu une audience, une place publique, une influence politique et il a été prêt à tout pour les conquérir.

La perte de mesure la plus frappante

-Brasillach ne cesse de nous parler de la légalité de l'armistice et de l'ordre légal du gouvernement de Vichy. Il fut pourtant un moment où la légalité de l'armistice était pour tous insoutenable : c'est le moment où cet armistice s'écroule, c'est le moment où

l'Allemagne, sans autre motif que son bon plaisir, franchit la ligne de démarcation pour unir toute la France dans la servitude. Ce jour-là, les derniers pétainistes s'écrièrent en se tordant les mains. « Pourquoi ne part-il pas ? » Et on peut dire que la collaboration n'eut plus, en France, aucun défenseur de bonne foi (...) Il n'y a qu'un homme qui m'apparaît avoir applaudi sans réserve, c'est Brasillach. Il donne comme titre à son article : La France et L'Allemagne veulent l'unité de notre pays. Vraiment, oui, l'unité était réalisée. Et il écrit ceci : « Avec une haute compréhension de son rôle d'occidental qu'il faut admirer, le Führer a déclaré qu'il comprenait parfaitement ce qu'une telle décision pouvait avoir de pénible pour le cœur des Français... Si dans les catastrophes de la Patrie nous avons pu retrouver l'unité de la France, nous eussions aussi retrouvé notre fierté. »

On sait ce qu'a été cette unité dans la servitude

Acharné contre le gaullisme et la résistance

Là, Brasillach dénigrera sans cesse les plus hautes figures comme les plus obscurs sacrifices. Le gaulliste est pour lui l'émigré ignoble, le général de Gaulle est un traître, Giraud une canaille, Catroux, le gentilhomme des condamnés à mort. On a noté une phrase insensée : « Il est si bizarre qu'on puisse saluer la mémoire d'un garçon tombé en soldat quand ce soldat est un traître de gaulliste. »

Le Commissaire du gouvernement cite encore quelques extraits d'articles signés par Brasillach : « Les organisateurs de la Résistance ont reconnu qu'ils avaient dans leurs rangs des bandits de droit commun fort utiles au point de vue technique, car, après tout, la technique de l'assassinat ou du déraillement doit s'apprendre comme une autre. » - « Je pense que tout réfractaire pris les armes à la main avoue par cela même être complice des bandits et bandit lui-même. »

Il a dénoncé les communistes, puis les juifs : « Il faut séparer les Juifs en bloc et ne pas garder de petits ». Puis les protestants qu'il accuse de regarder vers l'Angleterre. Après, les catholiques, dont il dénonce le « silence odieux ». La Sorbonne ? « Ce repaire de gâteux et de gaullistes ».

-Votre œuvre est mauvaise, Brasillach, et elle appelle une conclusion mathématique : c'est la peine de mort que je requiers contre vous.

Me Isorni plaide la fidélité aux idées

Rude tâche pour la défense. Me Isorni commence par rappeler la mort du lieutenant Brasillach, tombé à l'âge de 35 ans dans les combats de Kenifra.

- Faudra-t-il que ce soit qu'une femme innocente, songeant au héros qu'elle pleure encore et au fils condamné puisse dire ; la Patrie m'a tout arraché...

« Quel fils elle lui prendrait ! ... Un fils étonnant et encore plein de mystère. Ce n'est pas le moment de parler de littérature, mais pour nous, la littérature de Brasillach ce serait un peu comme un matin rayonnant, avec ses premières ferveurs, ses espérances, ses amitiés pour toujours. Il est celui qui a merveilleusement dépeint, de cette phrase allongée, souple et pleine, notre éveil à la vie, notre extase devant les richesses de l'existence. C'est lui qui a exprimé nos goûts, nos angoisses, nos premières désillusions d'hommes. Il a été la jeunesse, la mienne. Il a été la jeunesse de toute ma génération et condamné, ou acquitté, demain, dans un demi-siècle, c'est par lui, par lui seul peut-être qu'elle se transmettra à nos enfants. C'est par lui que le patrimoine de nos vingt ans ou de nos trente ans a quelque chance de survivre.

« Comment pouvez vous affirmer qu'il a trahi la France, celui qui a si profondément pénétré l'âme même de la France ? »

L'avocat lit quelques extraits de lettres reçues, de Marcel Aymé, de Paul Valéry, Mauriac, toutes lettres élogieuses. « Robert Brasillach est l'un des esprits les plus brillants de sa génération. »

Il donne lecture d'un poème, poème de prisonnier qui rappelle avec encore plus de simplicité et de douleur, quelques vieux poèmes de Villon et il s'écrie :

« Les peuples civilisés fusillent-ils leurs poètes ? La révolution française se grandit-elle au souvenir d'André Chénier ? (...) Quelle peine réservez vous aux marchands de canons ? Mais contre eux, jusqu'ici aucune peine ne fut jamais demandée. Pourquoi ? Parce qu'il est plus facile de demander la mort contre un écrivain qui n'est plus rien lorsqu'on lui a arraché sa plume. Tandis que, derrière les marchands de canons, même emprisonnés, se profilent et s'agitent encore les forces occultes d'un capitalisme sans patrie. Contre ceux-là, vous êtes restés silencieux. Mais j'entends l'objection : on requiert contre le rédacteur en chef de *Je suis partout*. »

C'est un procès d'opinion

« Il s'agit bien d'un procès d'opinion. La République ne fait pas de procès d'opinion.

Allons donc. C'est un procès d'opinion au premier chef, à part trois faits, je ne les conteste pas, que vous prétendiez faire tomber sous le coup de l'article 75 du code pénal. La libération de Brasillach par les Allemands : or, il avait été réclamé par le gouvernement de Vichy. L'appartenance au conseil d'administration de la Librairie Rive Gauche. Le juge d'instruction a dit à Brasillach : « Je ne vous interroge pas là-dessus, cela est sans importance. » Quel bénéfice Brasillach en a-t-il retiré ? Le droit d'aller chercher tous les ans quelques livres. Est-ce pour cela que vous avez demandé la peine de mort ? Ce n'est pas sérieux... Il reste les deux voyages en Allemagne. Le premier, Brasillach n'y est pas allé seul, ils étaient six. Qu'on attende pas de moi que je donne le nom des cinq autres... Est-ce un crime en ce qui concerne ces cinq autres ? Et le voyage avec de Brinon qui n'était d'appartenance politique que parce qu'il s'agissait de la L.V.F ? Mais c'était un voyage qui avait été proposé à un journaliste pour faire un reportage. Ces trois faits méritent-ils la peine de mort ?

« Brasillach a toujours eu la même attitude. Il a déclaré qu'il était fasciste, qu'il était partisan de ce qu'il y avait eu de profitable dans le système fasciste pour la France. Il l'était en 1937, en 1938. Libéré du camp allemand, il reprend une politique qui a toujours été la sienne.

« Vous faites le procès d'un homme qui ne veut pas se renier. On ne trahit pas sa patrie pour assurer une primauté intellectuelle ou littéraire. Il n'a jamais voulu trahir son pays, il n'a jamais voulu servir l'ennemi. Ce qu'il voulait, c'était sauvé au moment où la défaite paraissait irrémédiable, ce qu'on pouvait encore sauver.

« Je suis d'accord avec vous, Brasillach s'est trompé. Erreur de jugement. Est-ce là le crime de trahison ? »

La mort n'est pas pour lui

Me Isorni arrive au terme de son effort. Il s'adresse au Commissaire du gouvernement :

« Il est beau, Monsieur le commissaire du gouvernement le titre de votre fonction. Seulement, il est incomplet : vous devriez vous appeler « Monsieur le commissaire du gouvernement provisoire. » Mais la mort, elle, sera-t-elle provisoire ? Le général de Gaulle a dit que le gouvernement rendrait des comptes à la nation. Ah ! si demain le peuple français tout entier, celui que nous voyons ici vivre et souffrir et celui que nous attendons et qui souffre bien davantage, celui que nous savons héroïque et combattant et sans haine ; si tout ce

peuple stupéfait d'apprendre qu'à la face du monde il a engendré tant de traîtres et se refusant, pour son honneur, à y croire ; si demain tout ce peuple, non pas unanime, je le sais, mais dans sa majorité, vous disait : « Assez de sang, assez de sang français répandu par des mains françaises. La guerre est sur notre sol et vous prononcez des réquisitoires ! Auriez-vous le pouvoir de la résurrection ? Ne demandez pas l'éternel au nom du provisoire. »

« La mort n'est pas pour lui. La justice n'a pas le droit de fusiller des âmes.

Condamné à mort... et fusillé

Le président demande à Brasillach s'il a quelque chose à ajouter pour sa défense. Il répond : « Non ».

Les débats sont terminés. La cour se retire dans sa chambre des délibérations. Elle en revient après une courte interruption. Aux questions posées, il a été répondu « oui » à la majorité.

Robert Brasillach est condamné à la peine de mort. La Cour dit qu'il sera fusillé. Il est condamné aux frais envers l'Etat. Il a 24 heures pour se pourvoir en Cassation.

Une voix dans le public. – C'est une honte !

Robert Brasillach. – C'est un honneur...

Les débats avaient duré exactement cinq heures.

Il fut enfermé, à Fresnes, dans la cellule 77, au quartier des condamnés à mort, haute surveillance. Il y resta seize jours, les fers aux pieds.

Me Isorni fut convoqué par le général de Gaulle le 3 février à 23 heures, à son domicile particulier. François Mauriac avait eu l'occasion de voir le général ce même jour dans la matinée et lui avait parlé du condamné. Il paraît que de Gaulle lui aurait dit : « Il ne sera pas fusillé. »

Il le fut. Le 6 février 1945, malgré une pétition signée par nombre de savants d'académiciens, de peintres, de musiciens, de prélats... Rien n'y fit. Il marcha au supplice très calme, très courageux. Il s'entretint avec ses avocats et avec le Commissaire du gouvernement Reboul : ils se serrèrent la main. Lié au poteau il tomba sous les balles du peloton. Il était 9 heures 38 du matin, au fort de Montrouge.

Jacques d'OLONNE
Dossier trimestriel *HISTORAMA*,
n°27, 1^{er} janvier 1975

DEBAT : Le choix des mots : Brasillach

Efficacité des mots, responsabilité des manieurs de mots ? Oui, même si les retournements de sens font partie de l'aventure des signes au fil du temps. Un exemple pathétique.

Au procès posthume de Robert Brasillach, fusillé le 6 février 1945, une phrase continue de garnir, au moins symboliquement, les rangs du peloton d'exécution. Elle fut écrite par le rédacteur en chef de *Je suis partout* le 25 septembre 1942, deux mois après la rafle du Vel' d'Hiv' : « Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits. » Sachant ce que nous savons, il est impossible de la lire sans haut-le-cœur. Le choix des mots ajoute à l'horreur. Les « petits », c'est un terme affectueux parfois employé par les humains pour leur progéniture. Mais ce sont les animaux qui font des petits, et « ne pas garder les petits » évoque ces portées de chatons que les paysans noient sans état d'âme pour éviter la surpopulation. Certains exégètes récents décryptent même dans la phrase l'un de ces jeux de mots dont Brasillach se montrait fort friand. Selon cette interprétation, peut-être hasardeuse, il conviendrait de la lire ainsi : « Il faut séparer des Juifs en Bloch, etc. »

Lors du procès de Robert Brasillach, qui n'occupa la cour de justice que l'après-midi du 19 janvier 1945, l'avocat général, Marcel Reboul, fit grand cas de l'affaire. C'était exceptionnel. Dans les procès de l'épuration, l'antisémitisme ne joua qu'un rôle très secondaire. On était jugé et condamné pour intelligence avec l'ennemi, selon les termes de l'article 75 du Code pénal. Sans le caractère atroce de la petite phrase de Brasillach, cela eût été encore plus vrai pour son procès : en janvier 1945, on ignorait encore l'énormité du crime nazi. L'Armée rouge n'avait pas atteint Auschwitz. Néanmoins, deux mois plus tôt, la libération du camp alsacien du Struthof avait révélsé l'opinion française, qui, lorsqu'elle y songeait, s'imaginait que tous les centres de détention allemands ressemblaient peu ou prou aux oflags et stalags des prisonniers de guerre. (En 1943, un Français écrivait à son fils déporté à Buchenwald que, son camp se trouvant à proximité de Weimar, il ne devait sous aucun prétexte manquer d'aller visiter la maison de Goethe.) Aussi, évoquant la destination finale des Juifs, Marcel Reboul parla-t-il de « camps exceptionnels de sévérité », euphémisme involontaire qui nous fait aujourd'hui grincer des dents.

Même quand on sut l'épouvantable étendue du massacre, la Shoah ne fit pas irruption dans les

salles d'audience. Les rescapés, dans leur majorité, n'y tenaient pas. Après avoir été si longtemps stigmatisés, discriminés, étoilés, les israélites, comme on disait à l'époque, n'aspiraient qu'à se fondre dans la communauté française et envisageaient d'autant moins de se constituer en catégorie victimaire à part et en quelque sorte « privilégiée » que beaucoup d'entre eux entretenaient un complexe d'infériorité, aujourd'hui incompréhensible, vis-à-vis des résistants que l'ennemi avait déportés parce qu'ils avaient combattu, alors qu'eux-mêmes n'avaient « rien fait ». André Frossard n'avait pas encore inventé la formule restituant leur terrible priorité à ces victimes coupables du seul crime d'être nées.

« Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits. »

Le simple fait que le procès de Brasillach ait eu lieu devrait s'inscrire au passif de la Résistance. Elle tuait autant qu'elle pouvait les miliciens de Darnand, les permissionnaires de la Légion des volontaires français (LVF) et ceux de la Waffen SS, mais n'envisagea jamais d'organiser l'élimination systématique de leurs sergents recruteurs. Or maints témoignages attestent le nombre de vocations nées de la lecture de la presse collaborationniste, avec au premier rang un *Je suis partout* dont les éditoriaux aussi échevelés que talentueux enflammaient les cœurs juvéniles. Un souci élémentaire d'efficacité eût dû conduire à tarir le recrutement des petits soldats de la trahison en exécutant leurs chefs et inspireurs. Certes, cela fut fait pour Philippe Henriot, dont la redoutable éloquence multipliait les enrôlements dans la Milice, à laquelle il appartenait, mais son exécution n'intervint que le 28 juin 1944, trois semaines après le débarquement, et on peut à bon droit la juger bien tardive.

De plus, une balle tirée sur Brasillach en 1943 ou 1944 eût achevé sa vie par un acte de guerre peu susceptible de longs commentaires, tandis que les douze balles du peloton risquaient d'apposer sur son front l'onction du martyr et matérialisaient une décision de justice sujette à contestation, sinon sur le fond, du moins quant à la forme. On n'en finirait pas d'épiloguer sur les six petites heures expéditives consacrées à juger un homme promu symbole de la collaboration idéologique et intellectuelle.

Cette promotion elle-même soulevait de sérieuses interrogations. Dans le très remarquable ouvrage qu'elle a consacré à l'affaire Brasillach, Alice Kaplan cite une lettre envoyée par Jean Paulhan à Armand Petitjean deux jours après l'exécution. « Le fait, écrit Paulhan, qu'un esprit aussi frivole que Brasillach ait pu se conduire de façon à être un jour justement digne de la mort, cela en dit long sur une incohérence profonde de nos mœurs. » Frivolité d'un homme venu au fascisme par amour des feux de camp et des garçons assis autour... Sans doute compta-t-elle beaucoup dans une mobilisation pour sa grâce dont ne bénéficia aucun de ses prédécesseurs ni successeurs. Albert Camus signa la pétition par opposition de principe à la peine de mort. François Mauriac insista sur le talent de Brasillach. (À cet argument, André Gide, avec son bon sens habituel, objecta que c'était précisément le talent que faisait problème : s'il était épargné, le condamné aurait loisir de l'exercer sur de nouvelles victimes ; il refusa de signer la pétition. Entre autres griefs, Brasillach ne se lassait pas de reprocher à Gide d'être vieux. Dans son registre de l'insulte, la vieillesse venait immédiatement après la judéité. Des hommes aussi différents que François Mauriac et Charles Maurras s'en trouvèrent accablés. Seul le maréchal Pétain, pourtant le plus antique de tous fut de ce point de vue épargné par Brasillach ; probablement le classait-il, comme certains alcools, dans la catégorie « hors d'âge ». Cette fixation quasi névrotique n'était guère de nature à lui faire gagner son procès en appel devant la postérité, car chaque génération fournit l'une après l'autre son contingent de vieux conscrits qui montent stoïquement en ligne pour essuyer les lazzis de Brasillach sur leur vétusté, ce qui, forcément, n'incline pas à l'indulgence.

Tout le monde n'a pas l'opportunité de se faire fusiller à trente-cinq ans.

La rupture intervenue à l'été 1943 entre Brasillach et l'équipe de *Je suis partout* aurait pu peser en sa faveur. Il semble soudain avoir été frappé de lucidité. Ne jamais oublier la phrase si éclairante de Julien Gracq : « Il y a dans Céline un homme qui s'est mis en marche derrière son clairon. » Ainsi de Brasillach, lui aussi saoulé par sa propre prose, et dont, par exemple, la fameuse tirade contre la République — « La vieille putain agonisante, la garce vérolée, fleurant le patchouli et la perte blanche, la République toujours debout sur son trottoir, etc. » — relève d'une violence et d'une vulgarité typiquement céliniennes. On a le sentiment qu'à l'été 1943 Brasillach n'a plus

entendu son clairon et s'est rendu compte qu'il marchait au pas entouré d'imbéciles. Après Stalingrad et El-Alamein, après le démarrage du rouleau compresseur de L'Armée rouge, après le débarquement allié en Afrique du Nord, puis en Italie, et la chute de Mussolini, il n'était plus possible d'annoncer comme imminente la victoire allemande. « Arrêtons le bourrage de crâne ! » *Je suis partout* publiait en une des éditoriaux toujours plus extrémistes et consacrait en pages intérieures une chronique régulière à la crasseuse dénonciation de résistants présumés et de Juifs cachés dont les adresses étaient obligeamment fournies à la Gestapo. Vouloir réorienter le journal sur l'étude comparative des œuvres de Corneille et de Racine, exercice dans lequel excellait Brasillach, tendait vers la bouffonnerie.

Ainsi en jugea l'équipe, qui organisa, après le départ de Brasillach, une réunion à la salle Wagram sous la banderole « Nous ne sommes pas des dégonflés » — elle visait naturellement le rédacteur en chef démissionnaire. Mais Brasillach n'était pas un lâche (au contraire de Rebatet, qui, sautant en août 1944 dans les fourgons de la Wehrmacht en déroute, démontra tout au long du voyage une couardise si exceptionnelle qu'elle consterna ses compagnons de fuite). Jusqu'à la Libération, il donna à *Révolution nationale*, la feuille de Lucien Combelle, des articles d'une dégoûtante sensiblerie de midinette sur ses amours avec l'Allemagne (« Nous sommes des copains du même sang », « les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne » etc.) qui allèrent droit au cœur de la Propagandastaffel de Paris.

Bien entendu, l'avocat général Reboul fit ses choux gras des articles de *Révolution nationale*, qui effaçaient la rupture avec *Je suis partout*. Quant à l'argument à tirer de la tentative avortée de « recentrer » l'hebdomadaire, qui démontrait spectaculairement à quel point Brasillach était en politique un bouffon égaré, il ne fut pas utilisé. Rares sont les accusés, surtout parmi les anciens de la rue d'Ulm, qui acceptent d'être présentés comme des grotesques, leur vie fût-elle dans la balance ; c'est à leur défense qu'il appartient éventuellement de le faire, avec ou sans leur permission. Mais l'avocat de Brasillach, Jacques Isorni, par ailleurs admirable et talentueux, travaillait dans le seul registre du sublime.

La chronologie, enfin, condamnait Brasillach. Il l'avait voulu ainsi, refusant l'invitation allemande à partir pour Sigmaringen et choisissant de rester à Paris. Il alla pour la première fois de sa vie au théâtre (on y donnait le *Huit clos* de Sartre) et

s'enferma dans une chambre de bonne préparée pour lui sous le toit d'un immeuble de la rue de Tournon. Qu'il restât caché quelques mois, le temps que s'assoupissent les dangereuses fulgurances de la Libération, et il était probablement sauvé. Il apprit que, faute de mettre la main sur lui, qu'on savait toujours en France, on avait arrêté sa mère. Elle était détenue à la prison de Sens dans le quartier des droits communs, parmi les prostituées. Son mari, officier de carrière, père de Robert Brasillach, était mort pour la France en 1914. Le séquestré volontaire de la rue de Tournon décida de se constituer prisonnier. Sa mère fut aussitôt libérée. L'épisode laisse un goût déplaisant. Utiliser la mère pour débusquer le fils n'est pas un procédé honorable. On objectera que la Gestapo ne faisait pas tant d'embarras, ni le rédacteur en chef de *je suis partout* en publiant dans son organe des dénonciations répugnantes, et l'on aura raison, mais personne n'a jamais confondu la justice et la Gestapo ou *Je suis partout*, et, dès l'instant qu'on met en branle cette justice, il faut se résigner à se retrouver dans les embarras : c'est en quelque sorte sa marque distinctive et sa justification.

Brasillach était le premier gros poisson de la collaboration intellectuelle à se trouver pris dans les filets de l'épuration. Il devait le payer de sa vie. Ses anciens camarades de *Je suis partout* réfugiés en Allemagne, capturés à la fin de la guerre, jugés seulement en novembre 1946, échappèrent au poteau, y compris Lucien Rebatet, le plus ignoble de la bande, qui, condamné à mort, gracié, retrouva la liberté dès 1952 et mourut paisiblement dans son lit vingt ans plus tard.

« Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits. »

Sachant évidemment ce que les Juifs déportés trouvaient au bout du voyage, les chefs SS décidèrent qu'un déroulement harmonieux des opérations imposait de ménager les sensibilités françaises. Ils fixèrent la quantité de Juifs à livrer par Vichy, mais établirent des catégories d'âges. Ainsi les enfants seraient-ils exemptés de la déportation. Bien entendu, dans l'esprit des SS, cette exemption n'était que provisoire et n'avait pour but que de procéder par étapes. À Vichy, où l'on ignorait l'existence des chambres à gaz, la réaction fut d'incompréhension : pourquoi diable ne pas expédier les enfants avec leurs parents ? Pierre Laval réclama avec vigueur leur départ aux autorités allemandes.

Le chef du gouvernement de Vichy ne disposait-il pas d'informations plus précises que le commun des mortels ? Il avait reçu, à la fin du mois d'août

1942, un message désespéré et fort explicite du Consistoire central israélite : « Il a été établi par des informations précises et concordantes que plusieurs centaines de milliers d'israélites ont été massacrés en Europe orientale et sont morts à la suite de mauvais traitements. Ce n'est pas en vue d'utiliser les déportés comme main-d'œuvre que le gouvernement allemand les réclame, mais dans l'intention bien arrêtée de les exterminer. » Laval n'en fut pas ébranlé. Le président Roosevelt, informé de ce qui se passait à Auschwitz et autres lieux, refusa d'y ajouter foi, lui aussi. On jugera plus expédient d'affecter de ne point y croire. Une dépêche de l'ambassadeur de France à Bucarest indiquait à Laval que les déportations se faisaient dans les conditions telles que « peu peuvent y survivre ». Elle laissa son destinataire de marbre. Selon certains, Laval n'avait aucune envie de se retrouver avec des milliers d'enfants sur les bras. Pour des historiens aussi considérables que Robert Paxton et Michael Marrus, il voulait à toute force atteindre le quota de livraison des Juifs étrangers fixé par les SS, car il ne s'agissait encore que des étrangers, de manière à protéger les Juifs français : fournir les enfants avec les parents aiderait à atteindre le bon chiffre.

Tandis que se déroulaient ces affreuses transactions, les rafles avaient commencé et, conformément aux instructions allemandes, policiers et gendarmes français arrachaient les enfants des bras de leurs parents. Ces scènes déchirantes eurent assez de témoins pour déclencher des réactions indignées. Est-il besoin de rappeler la belle protestation que Mgr Salièges fit lire, le dimanche 23 août 1942, dans toutes les paroisses de son diocèse de Toulouse ? Même des prélats aussi maréchalistes que les cardinaux archevêques de Paris et de Lyon, Suhard et Gerlier, se rendirent à Vichy pour protester et demander que les enfants ne fussent plus séparés de leurs parents. (Sur les conseils de Bousquet, Laval leur suggéra que le moment était venu pour l'État de subventionner les écoles catholiques...) L'indignation ne se limitait pas à la haute hiérarchie catholique et aux protestants, qui, eux, s'engagèrent aussitôt dans d'efficaces opérations de sauvetage. Les rapport des préfets signalent une vague d'émotion touchant tous les milieux.

Robert Brasillach décida de réagir. Après avoir cédé à la vulgarité où le plongeait inmanquablement son antisémitisme et ricané sur Mgr Salièges qui « vénère le prépuce en conserve de Léon Blum », il publie le 25 septembre 1942, l'article qui allait le poursuivre jusqu'à la fin de sa vie et même au-delà. C'était une démonstration

supplémentaire de son crétinisme politique. Selon lui, les brutalités exercées pour séparer les parents et enfants juifs étaient l'œuvre de policiers provocateurs, proches de la Résistance, désireux de susciter un mouvement de sympathie pour les Juifs. Parmi les entreprises ennemies, si la rafle du Vel'd'Hiv eut pour les Allemands un résultat décevant, c'est que des policiers, parmi d'autres, passèrent dans les immeubles visés pour avertir les occupants juifs qu'ils devaient déguerpir sans tarder, faute de quoi ils seraient ramassés quelques heures plus tard. De là à s'imaginer des violences exercées par des sympathisants de la Résistance pour créer une émotion, il y avait un pas qu'aucun esprit sensé ne pouvait franchir.

Brasillach concluait en écrivant que les enfants devaient partir avec leurs parents. Il pensait accomplir ainsi une démarche humanitaire, inconscient ou insouciant du fait que son geste aboutirait en tout état de cause à envoyer des enfants dans des camps qui ne risquaient pas de ressembler aux camps de jeunesse si chers à son cœur.

Hypocrisie ? La preuve de sa sincérité, c'est que, rédigeant dans sa cellule de Fresnes un mémoire en défense destiné à son juge d'instruction, il signale qu'il a « même écrit qu'on ne devait pas séparer les femmes des enfants et qu'on devait

arriver à une solution humaine du problème. » Au cours de son procès, il ne manque pas d'affirmer : « Je n'ai jamais approuvé que l'on séparât, par exemple, les familles, que l'on séparât les femmes des enfants. » Jusqu'au poteau inclusivement, il resta convaincu que sa phrase devait être inscrite à son actif.

Peu de jours après la salve qui le tua, la libération des camps de la mort révélait l'horreur de l'extermination systématique des Juifs et, par un retournement inattendu du sens, les mots qu'il répétait pour sa défense revenaient le frapper en boomerang mortel pour sa mémoire. Brasillach devenait à jamais l'homme qui poussait les enfants juifs dans les chambres à gaz. Se fût-il abstenu d'écrire sa phrase qu'il n'aurait probablement pas évité pour autant la condamnation à mort, l'accablant d'un éternel opprobre.

C'est sans nul doute la seule occurrence où un ancien de l'École normale supérieure, dont les élèves se montrent si habiles au maniement des mots, fut à ce point trahi par eux.

Gilles Perrault

Médium, n°13 : avril 2007

www.cairn.info/revue-medium-2007-4-page-48.htm

BARDECHE chez les bouquinistes

DISMAS, catalogue 126, octobre 2014 ; 3 rue de Bayère, B-5537 Haut-le-Wastia (Belgique)

015.BARDÈCHE (Maurice). HISTOIRE DES FEMMES. Paris, Stock, 1968; 2 volumes gr. 8°, 384 + 448 pp., planches h.t., couv. ill. coul. Bel état. 40 €

"L'auteur n'est pas convaincu que les femmes appartiennent au 'sexe faible' et pas davantage au 'sexe opprimé'. L'histoire des femmes confirme la destination que leur a donnée la nature [nous dirions Dieu, pour notre part] qui les a construites pour des tâches graves et difficiles, avoir des enfants, les nourrir, les protéger. Elles représentent la création et le pouvoir éternel de la vie, que la nature oppose à l'empire de la mort." (M. Bardèche.)

EN BREF

Pendant quelques semaines, on peut voir sur le site internet de *Libé* l'émission de Pivot avec Anne Brassié, Marc Ferro, etc.

http://www.libération.fr/livres/2014/10/16/l-album-des-ecrivains-pétain-laval-brasillach_1122927

L'album des écrivains : «Pétain, Laval, Brasillach» 16 octobre 2014 À 11:41

Chaque jeudi, en partenariat avec l'INA, *Libération* propose un document filmé. Pour parler de la collaboration et des figures extrêmement controversées de Pétain, Laval et Brasillach, Bernard Pivot a réuni Marc Ferro (ancien des Forces françaises de l'intérieur, FFI), Fred Kupferman, Anne Brassie, Pierre Sipriot et Gilles Perrault. (1er mai 1987, 01h 15min 45s)

CEUX QUI NOUS ONT QUITTES : Jacques MARLAUD

C'est une bien triste nouvelle qui nous a frappé de plein fouet ; notre Ami Jacques Marlaud nous a quittés de manière soudaine et inattendue vendredi 15 août à 22h50. Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité le 22 août 2014. Nous lui consacrerons un hommage dans un prochain Bulletin.

NOTES DE LECTURE

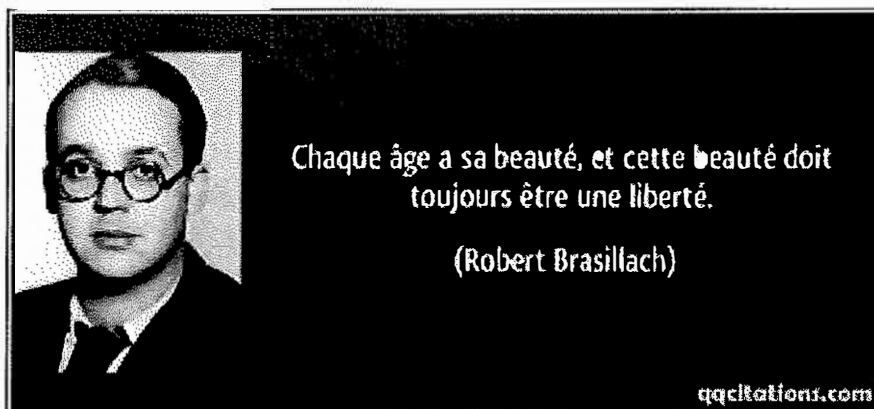
✎ Pierre Lherminier, *Annales du cinéma français. Les voies du silence 1895-1929*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2012.

À moins d'être adepte du sadomasochisme, il n'est guère d'occasion d'être saisi simultanément par une intense jubilation et par une légère sensation d'humiliation. C'est pourtant le délicieux alliage de sentiments qu'ont probablement connu tous les chercheurs en histoire en découvrant le monument érigé en l'honneur du cinéma français par Pierre Lherminier. Encore n'a-t-il pour l'instant paru que le premier tome, consacré à la période du Muet : 1136 pages bien tassées, merveilleusement illustrées et éditées (mention spéciale pour l'index thématique, denrée aussi rare que stimulante), dont on ne peut écrire qu'elles frôleraient la perfection, car elles y parviennent ! Aucun soupçon de remplissage, comme dans tant de "beaux livres", domaine dans lequel le cinéma n'est pas avare, hélas plus souvent pour le pire que pour le meilleur, y compris quand ils sont signés de noms réputés, dont on devine assez vite que la préoccupation principale est de faire fructifier leur entregent médiatique (par exemple Olivier Barrot dans son récent *Tout feu tout flamme. Une traversée du cinéma français*, hors de prix vu qu'il ne coûte que deux fois moins cher, pour cent fois moins de matière, et de bien moindre qualité). Pas de paresseuse compilation non plus, à la manière d'un Jean-Luc Douin (pour une série de dictionnaires : de la censure, du désir au cinéma, etc.). Non, de la jubilation pour des années de lecture et de contemplation, vous dis-je ! Mais pourquoi ai-je ajouté que l'ouvrage serait aussi quelque peu humiliant ? Qu'un homme seul, certes le plus grand éditeur de cinéma qu'ait jamais compté la France, ait pu réaliser un tel tour de force, une somme qui, à n'en point douter, fera encore date dans cinquante ans, sans qu'aucun spécialiste de toutes les abondantes questions dont il traite n'y trouve quasiment la moindre scorie, ne peut que vous faire vous sentir ignorant et velléitaire en comparaison... Vivement la suite !

✎ Cédric Meletta, Jean Luchaire. *L'enfant perdu des années sombres*, Perrin, 2013

Le sous-titre choisi pour cette copieuse biographie, très dense et cependant de lecture aisée, laisse supposer que l'accent y est surtout mis sur les activités sulfureuses sous l'Occupation du père de l'actrice Corinne Luchaire. Si elle constitue un éclairage précieux sur son rôle de président de la Corporation de la presse, entre autres, elle apporte surtout une mine d'informations sur l'effervescence intellectuelle de l'entre-deux guerres (130 pages de notes, sources et index ébouriffantes d'érudition, au risque de paraître un peu agaçantes par leur côté m'as-tu-vu comme j'ai-tout-lu, notamment quand sont amalgamées des références n'ayant que peu de rapport). Les amateurs de *Livr'Arbitres* y apprécieront tout particulièrement la description de moult "petites revues" littéraires surgies au tournant des années 1920. Les Jeunes Auteurs, Vita Latina, Renaître, L'Envol littéraire, Le Jardin fleuri, etc. : que d'ancêtres à redécouvrir

Livr'Arbitres, avril 2013, Pascal Manuel Heu



❖ La biographie de François Brigneau signée Anne Le Pape vient de sortir !

Sous de multiples noms, il a été journaliste, travaillant aussi bien pour la presse à grand tirage que pour des feuilles confidentielles voire clandestines. En 1965, rédacteur en chef d'un jeune mais vigoureux hebdomadaire (*), un sondage IFOP le désigna comme le deuxième journaliste le plus connu de France.

En 2012, à sa mort, le quotidien *Le Monde*, qui mettait un point d'honneur à ne pas le citer, se trouva toutefois obligé de lui consacrer une nécrologie.

Il laisse une oeuvre publiée abondante et variée : chroniques en langue parlée, romans policiers (il reçut en 1954 le Grand prix de littérature policière pour *La beauté qui meurt*), reportages à travers le monde, évocations de lieux, livres historiques, souvenirs de la vie journalistique et politique, etc.

Il a été apprécié par des hommes et des femmes aussi différents que Frédéric Dard et Jean Madiran, Céline et Hubert Beuve-Méry, Robert Brasillach et Jean Gabin, Arletty et Marcel Pagnol, sans oublier Pierre Lazareff ou Alphonse Boudard. Pourquoi alors, pour reprendre un mot d'Alexandre Vialatte, fait-il aujourd'hui partie des auteurs "notoirement méconnus" ? Tout simplement parce qu'au long de sa vie, fils d'un instituteur syndicaliste révolutionnaire mais s'étant toujours défini comme un Français de souche bretonne, François Brigneau, dont la plume valait une épée, a obstinément et fidèlement choisi "le mauvais camp", celui de "la France française", selon sa propre expression.

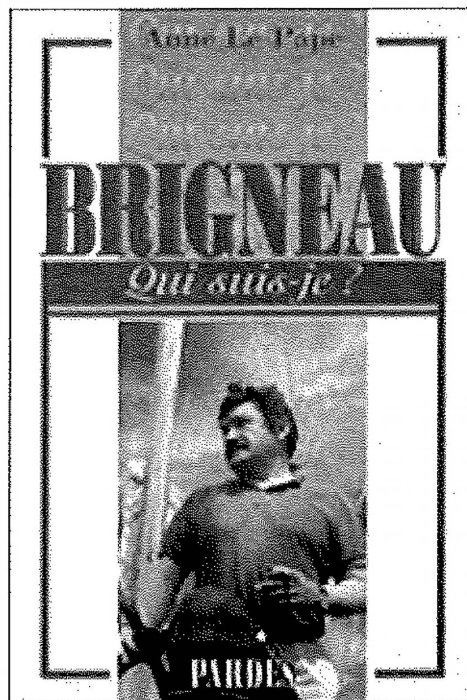
Ce "*Qui suis-je ?*" Brigneau constitue la première biographie de ce journaliste de combat. Il s'appuie sur de nombreux entretiens avec lui et sur des archives familiales.

Anne Le Pape, docteur ès Lettres (thèse soutenue à la Sorbonne sur la critique littéraire de Léon Daudet), s'est consacrée au journalisme. Elle a été directrice des éditions fondées par François Brigneau, a eu de très nombreux entretiens avec lui ainsi que l'accès à une documentation ample et précise, notamment aux archives familiales.

(*) Minute

François Brigneau, par Anne Le Pape, Editions Pardès, collection Qui suis-je ?, 128 pages, 12 €

<http://synthesenationale.hautetfort.com/archive/2014/06/27/une-biographie-de-francois-brigneau-signée-anne-le-pape.html>



⇒ Notre Ami Brigneau

Ami de toujours des ARB, François Brigneau s'est éteint en 2012 et nous lui avons consacré un numéro de notre Bulletin. Elu deuxième journaliste le plus connu de France en 1965, il a été progressivement marginalisé au fur et à mesure que l'état régitime se resserrait, comme le signe d'une nouvelle Epuration. Car la vie du natif de Concarneau a été marquée par tous les conflits franco-français du XX^e siècle. Tout d'abord, les persécutions anticatholiques de la III^e République qui affectèrent sa tante Francine. Devenue institutrice stagiaire, elle est obligée d'accepter les conditions de la République : sa famille est interdite d'aller à la messe et son petit frère (Emmanuel, le père du futur François Brigneau) forcé de quitter l'école libre pour l'école du régime. Puis ce sera la Seconde Guerre Mondiale, où il fut emprisonné pour ses idées. Et ensuite, l'émergence du Front National, dont les

militants furent si souvent victimes d'ostracisme et d'exclusion, Brigneau multipliant les passages à la XVII^e Chambre Correctionnelle, comme autant de degrés d'une Légion d'Honneur de la dissidence.

La série *Qui suis-je* se termine toujours par le thème astral du personnage. François Brigneau est Taureau ascendant Lion. Tout dans son caractère abonde dans ce sens. Du taureau, Brigneau avait la force, la ténacité, la puissance de travail. Du lion, la noblesse et le rugissement. Si Brigneau était une chanson, ce serait sans nul doute *Je ne regrette rien* d'Edith Piaf.

Brasillach est évidemment mentionné dans la première partie du livre, celle qui est consacrée à la Seconde Guerre Mondiale, lui qui avait pris sous son aile le petit Well (surnom de Brigneau avant guerre, né de la prononciation anglaise de « Hoel », la version gaélique de son patronyme Allot). Un sous-chapitre lui est dédié, que nous reproduisons intégralement ci-après, de même que le récit de l'arrestation de Brigneau en 1944 accusé d'être « le secrétaire de Brasillach », qu'il a narré dans *A Fresnes au temps de Robert Brasillach*.

Anne Le Pape – *Brigneau* – Collection
« Qui suis-je ? » - Pardès – 2014

Extrait : Le grand frère

« Well Allot n'a jamais lu un numéro de *Je Suis Partout* avant la guerre mais, une fois à Paris, il découvre dans cet hebdomadaire les éditoriaux de Robert Brasillach. Pourquoi lui spécialement ? Parce qu'il en aime le style, l'écriture, ce mélange d'humour et de tendresse, de gentillesse et d'intelligence. Il goûte *Notre avant-guerre* et le théâtre du jeune écrivain. En septembre 1943, celui-ci prend ses distances avec l'équipe de *Je Suis Partout*. Jusqu'alors, la ligne du journal, foncièrement anti-communiste, était de considérer comme seule viable la politique de collaboration avec l'occupant allemand. Brasillach, constatant que les forces de l'Axe perdent du terrain, estime que la collaboration doit suivre un autre cours. Ses anciens amis montent alors une campagne contre lui. Well lui écrit, tout simplement, pour lui dire de ne pas avoir de chagrin, que le plus courageux, c'est lui, et qu'il est dans la vérité. Robert, profondément touché par le ton de cette lettre, prend contact avec son jeune lecteur. Ils sont voisins : Brasillach habite rue Rataud avec sa sœur, Suzanne, et

son beau-frère, Maurice Bardèche. Well n'oubliera jamais le premier dîner rue Mouffetard, l'auteur de *Notre avant-guerre* arrivant avec une bouteille de Bourgueil glissée dans la poche de sa canadienne...

C'est le début d'une amitié de quelques mois, particulièrement forte. Well découvre le grand frère qu'il n'a jamais eu. Sa propre belle-sœur tient une petite « boutique de volailles rue Mouffetard, il connaît tout le petit monde des commerçants de la rue et peut ainsi procurer des victuailles – denrées rares ! – à son nouvel ami. Il répare la bicyclette que Brasillach utilise souvent pour aller à Sens voir sa mère. Robert, le premier, lui fait lire Maurras. Ensemble, ils sillonnent Paris, visitent les « thurnes » de l'Ecole normale : ici venaient les Pitoëff, ici passait Thierry Maulnier, ici Suzanne préparait le thé...

« Tu devrais écrire. Simplement. Familièrement. Comme tu écris tes lettres. Des histoires de quartier. Tu devrais réussir des nouvelles, à ta façon. Une dizaine et je me charge de te trouver un éditeur. On commencera par les publier chez Combelle, à *Révolution nationale* », lui conseille Brasillach, qui écrit alors dans l'hebdomadaire fondé par Jean Fontenoy et dirigé, au printemps 44, par Lucien Combelle. Well en est très heureux, lui qui a toujours rêvé d'écrire. Il choisit finalement de donner des nouvelles en langue parlée contant les aventures de « Moi-Mézigue de la Mouff ». La première, *Schproum sanglant à la Mouff*, paraît dans le numéro du 17 juin 44 et la deuxième, *La pipe la plus tranquille de la journée*, dans celui du 15 juillet : le moment n'est sans doute pas le meilleur pour que Paris découvre « cet authentique écrivain prolétarien », dicit Combelle – présentation qui a le don d'agacer le jeune auteur, qui se sais aussi peu « authentique écrivain prolétarien » qu'authentique prolétaire... Il bout, mais la gentillesse de Lucien Combelle l'empêche d'exprimer son exaspération. Et puis, ses deux nouvelles, qui resteront les seuls textes signés de son nom véritable, sont tout de même publiées ! Et lues, et remarquées au moins par quelques connaisseurs, car, lorsque Brasillach, quelques mois plus tard et dans des circonstances un peu particulières en prison dans la file des colis – aura l'occasion de présenter le jeune auteur à Béraud, celui-ci réagira vivement : « Bravo, jeune homme ! Continuez ! Dites-lui de continuer,

Brasillach. Il a de la patte, votre protégé. Du ton ! Et ça bouge... » Compliment qui, venant d'un auteur pour lequel il a tant d'admiration, transporteront d'aise l'auteur de *Moi-Mézigue*.

En 1944, la position que l'on peut avoir sur la politique à mener par la France n'est plus celle que l'on pouvait soutenir en 1940, ni même en 1943. Well Allot le sait. Il devient patent que l'Allemagne va perdre la guerre. Il conçoit clairement que soutenir une politique de collaboration devient inutile. Alors pourquoi s'engage-t-il dans la Milice le 6 juin 1944 ? » (...)

📖 HISTOIRE DU XX^e SIECLE, tome 1

Serge Berstein et Pierre Milza. Ces deux noms ont été voués aux gémonies par des promotions entières d'étudiants en Sciences Politiques, à cause justement de leur *Histoire du XX^e siècle*. Le soussigné se souvient qu'en « prépa », les étudiants se vengeaient de l'apprentissage par cœur de ce pensum en trois tomes, par une ironique plaisanterie de potache qui consistait en un détournement d'une chanson de Nino Ferrer où « *Z'avez pas vu Mirza ?* » se transformait en « *Z'avez pas lu Milza ?* ». Dans le tome 1 de l'édition de 1996, Brasillach (orthographié *Brasillac* dans la table des matières probablement une coquille, tout le monde ne pouvant pas être aussi inculte que René Monzat) est nommé quatre fois, en mal cela va de soi. Page 284, il oppose les « *intellectuels fascistes* » (Brasillach, Drieu, Céline), dont l'engagement n'avait rien de politique mais servait uniquement à étancher leur haine, aux « *intellectuels révolutionnaires* », citant en exemple Romain Rolland qui, par détestation du fascisme, retourna au PCF, malgré Staline. Page 380, Brasillach est mentionné, toujours aux côtés de Drieu et Céline, et dans une leçon de psychologie pour les nuls, comme écrivains tentant « *de trouver aussi dans l'engagement politique une réponse à leurs problèmes* ». Page 451, Brasillach apparaît comme écrivain collaborateur voyant dans le « fascisme » un nouveau romantisme, ce en quoi il est mieux traité que Drieu ou Luchaire. Les anticommunistes sont considérés comme des aventuriers, des gens incultes politiquement et des trafiquants. Dans une fin de chapitre (p. 462) concernant les atrocités de la libération et approuvant les décisions judiciaires du gouvernement français de collaboration avec l'occupant américain,

l'exécution de Brasillach est citée parmi les condamnations à mort qui ont mis fin à l'épuration « spontanée et dangereuse » qui sévissait alors. Au fond, ce dernier s'en est bien sorti ; voilà qui nous rassure.

Serge Berstein & Pierre Milza, *Histoire du XX^e siècle*, tome 1, Hatier, 1996

❖ Lucien Rebatet : un destin fracassé...

En publiant les *Lettres de prison* qu'écrivit Lucien Rebatet entre 1945 et 1952 à son ami Roland Cailleux, la jeune maison d'édition qui porte le joli nom de Dilettante ne se soucie certes pas de rouvrir quelque procès posthume. Rien de commun avec le scandale attendu qui devait suivre la parution récente du *Journal* de Drieu La Rochelle, autre écrivain maudit. Ici, il n'est pas question de politique, mais de littérature.

C'est peut-être le plus grand intérêt de ce petit livre de nous révéler un Rebatet inconnu. Certes toujours aussi violent et abrupt dans ses jugements. Mais celui qui fut sans nul doute le plus grand polémiste des « années noires » apparaît, au delà même de tout réflexe de défense, comme foncièrement obsédé par des problèmes artistiques.

Toujours haï de ses ennemis et souvent critiqué par ses amis, c'est d'abord un écrivain et même un grand écrivain, auteur de deux chefs-d'œuvre aussi incontestables que *Les Décombres* et *Les deux étendards*, quoi que l'on pense de ses partis pris politiques et religieux. Son savoir en peinture comme en musique était immense et il créa un genre nouveau : la critique cinématographique. En dépit de ses engagements et de ses foucades, il fut aussi, avec quelque huit mille articles à son actif, un prodigieux journaliste, lié à *Je Suis Partout* pour le meilleur et pour le pire. Même si certains voudraient séparer son œuvre proprement littéraire des violentes prises de position que devait prendre le plus talentueux et le plus extrémiste des journalistes partisans de la collaboration avec l'Allemagne nationale-socialiste, on doit reconnaître que Lucien Rebatet est tout d'une pièce.

Après avoir été le pamphlétaire le plus en vue du clan des « ultras » pendant l'Occupation, il a cru que même ses adversaires rendraient un jour hommage à son talent littéraire, qu'il plaçait pour sa part

très haut. Parti de rien, il se crut promis à tout et accueillit défaites et échecs avec une hargne grinçante, entrecoupée de fulgurantes trouvailles, qui font de ce romantique impénitent un classique de l'imprécation.

Fils du notaire de la bourgade, il naît le 15 novembre 1903 à Moras-en-Valloire, dans la Drôme. Il se sent d'emblée plus Dauphinois que Provençal, même si sa mère, née Tampucci, avait des ascendances poitevines, parisiennes et italiennes. Il se singularisera d'ailleurs par une horreur quasi physique de la province et de tout ce qui peut ressembler au penchant régionaliste, se moquant toujours des vellétés autonomisantes des Félibres et autres Occitans.

Ses études chez les Pères Maristes et son service militaire dans un régiment d'infanterie lui laissent de solides notions de théologie et un goût prononcé pour le folklore militaire et toutes ses gaillardises.

Passionné de musique et de peinture

Etudiant à Lyon, dont il saura rendre toute la brumeuse atmosphère, puis à Paris, il ne vit que pour la musique et la peinture, dans une exaltation artistique qui évoque les engouements les plus passionnés de la jeunesse du siècle précédent. Employé d'assurances au plus bas salaire, il se soucie peu de ces années de misère, puisqu'il réside à Montparnasse, copinant avec les artistes les plus cosmopolites de ce qu'on appellera un jour « les Années folles ».

S'il lit *L'Action Française*, ce n'est pas tellement qu'il partage les idées de Maurras et de Daudet, c'est qu'il estime ce quotidien monarchiste le seul journal bien écrit. Il rejoint pourtant cette équipe et va tenir la rubrique des concerts, avant de prendre, sous le nom de François Vinneuil, la critique cinématographique.

Il se lie dès le début des années trente avec les jeunes royalistes de sa génération, comme Brasillach ou Maulnier, et va devenir un des piliers de l'hebdomadaire *Je Suis Partout*, que dirige alors Pierre Gaxotte, futur académicien.

Cet itinéraire sera évoqué d'une manière fort alerte dans *Les Décombres*, contrepoint tonitruant à l'aimable *Notre Avant-Guerre* de son ami Brasillach.

De ce torrent de près de sept cents pages, il ressort certes plus une attitude que des idées. Rebatet a écrit quelque part qu'il n'est

pas de problème qui ne puisse se régler avec un caporal et quatre hommes ...

Derrière cette boutade, on découvre un fascisme élémentaire et caricatural, un fascisme tel que le voient les antifascistes, fort éloigné de la construction maurrassienne qui devait vite paraître bien trop intellectuelle à quelques jeunes gens impatientes.

La défaite, vécue au cours d'une courtelinesque expérience militaire le trouve bien décidé à jouer un rôle à sa mesure dans le Paris de l'Occupation, où reparaît *Je Suis Partout*, en mars 1941. L'hebdomadaire, qui tirait à 50 000 exemplaires avant la guerre, connaît un incroyable succès et va atteindre les 300 000 en 1943, parvenant à naviguer entre Jacques Doriot et Marcel Déat sans être inféodé directement à aucun parti et se contentant de devenir, au fil des semaines, l'organe agressif du fascisme français le plus extrême.

La parution des *Décombres*, chez Denoël en juillet 1942 est un prodigieux succès de librairie, le plus grand peut-être de la guerre, avec ses cent mille exemplaires en quelques jours, malgré la crise du papier. Rebatet va vite devenir prisonnier de son personnage de vedette polilico-littéraire du petit monde collaborateur. Avec Cousteau, Laubraux, Lesca et quelques autres, il proclame qu'il s'agit de ne pas « se dégonfler », même si le communiqué militaire devient de jour en jour plus favorable aux Alliés.

Tout cela ne peut que se terminer par l'exil en Allemagne, une condamnation à mort et plus de quatre mois aux chaînes, en attendant chaque matin le poteau et ses douze fusils. Ce sera la grâce et le bain de Clairvaux.

Comparé à Stendhal

Rebatet est libéré en juillet 1952, après plus de sept ans de prison. Depuis longtemps, il travaille à un énorme roman, qu'il nomme d'abord *Ni Dieu, ni Diable*, puis *La Théologie lyonnaise*, avant de lui donner son titre définitif : *Les Deux Etendards*.

Le livre paraît au début de l'année 1952, peu avant sa libération. C'est, une fois encore, une œuvre « colossale », en deux tomes d'un demi-millier de pages chacun. Si l'on y rencontre les trois personnages de tout drame amoureux, on constate vite que tout

L'intérêt de l'entreprise se situe sur un plan plus religieux que romanesque. Roman-thèse de l'antichristianisme le plus virulent, il a du moins le mérite essentiel de poser les vrais problèmes des fins dernières et de la foi. Le livre aura ses admirateurs, fanatiques, qui se laisseront emporter par une démarche allègre qui gomme les inévitables longueurs de cette confrontation, passant de l'inquiétude spirituelle à des élans charnels d'une verdure peu commune. Certains tiennent ce livre pour le plus grand roman du siècle et crient au Stendhal comme on crie au génie.

Cet auteur, sur lequel on ne peut plus faire tout à fait silence, publie encore un bref roman, *Les Epis mûrs*, et une monumentale *Histoire de la Musique*. Il garde dans ses tiroirs d'énormes manuscrits qui

ont pour titre *Margot l'enragée* et *La Lutte finale*, inachevés et sans doute inachevables. Il a naguère rédigé plusieurs centaines de pages qui seraient une suite des *Décombres* et tenu un *Journal*, de sa sortie de prison à sa mort, le 24 août 1972, dans son village natal.

« **Vingt ans de choses vues** » !

Sont-elles publiables ? Certains l'espèrent. Beaucoup l'attendent. Quelques-uns le redoutent ; Mais il faut encore patienter pour savoir si le Rebatet de la paix sera aussi scandaleusement insolite et insolent que le Rebatet de la guerre.

Jean Mabire, *National Hebdo*, 4 février 1993
Lucien Rebatet ; *Lettres de prison, 1945-1952, adressées à Roland Cailleux*. Edition établie par Rémy Perrin, 286 pages. Le Dilettante. Mis en ligne le 24 août 2014.

EN BREF : Jean-Yves Camus parle de Brasillach

Dans un article consacré intitulé « *Comprendre la progression du Front National* », le chercheur d'extrême-gauche (et converti au judaïsme) Jean-Yves Camus évoque Robert Brasillach comme le symbole du Front National *has been* d'avant la marinisation : « *Marine Le Pen sait qu'il est inutile d'évoquer les vieilles rengaines sur l'occupation allemande ou de citer Robert Brasillach pour gagner des voix : ces sujets n'intéressent absolument pas l'électorat frontiste. Il suffit au FN de mettre en avant les chiffres du chômage, la baisse du pouvoir d'achat, les délocalisations et les effets dévastateurs de la mondialisation libérale pour récupérer un électorat populaire déboussolé.* »

Site *Fragments des Temps Présents* 26 novembre 2014

A quoi bon des "poètes" en France ?

Communiqué de presse de SOS Racisme : « LE PEN : LE "POEME" DE LA HONTE »

« Brasillach apparaît bien comme un être double, ce que me disait à sa façon Pierre Vidal-Naquet : "Pour *Je suis partout*, douze balle dans la peau. Mais pour l'*Anthologie de la poésie grecque*, l'Académie française"... » (François-George Maugarlone, « Le désastre Brasillach », *Sources incertaines*, Paris, Grasset, octobre 2011, p.101).

Samedi 25 février 2012

Entendu à la radio

Marc Laudelout nous signale ce site où l'on peut notamment écouter une émission radiophonique réunissant, excusez du peu, François Brigneau, Serge de Beketch et Pierre Monnier !

<http://sdebeketch.com/tag/francois-brigneau/>

Littérature de 1942

Surprise ! À de rares exceptions près, si l'on en croit les catalogues de 1942, les écrivains à la mode sont tous associés à la Collaboration...

PAR PHILIPPE D'HUGUES

Benoist-Méchin, Pierre Benoit, Chardonne, Châteaubriant, Giono, Montherlant, Drieu la Rochelle, Brasillach... Huit noms, huit photos. Ce sont celles qu'ont choisies pour illustrer leur modeste catalogue, « Le Miroir des livres nouveaux - 1941-1942 », six grands éditeurs parisiens, parmi lesquels Gallimard, Grasset et Plon. Ce choix est révélateur de ceux qui, aux yeux de leurs patrons d'écurie, tiennent alors le haut du pavé et leur semblent devoir être les vedettes de l'année 1942 : un ministre en exercice, un académicien, cinq grands noms d'avant-guerre et pour finir un benjamin de 32 ans, en pleine ascension depuis trois ou quatre saisons. Tous plus ou moins engagés ou considérés comme tels, qui aux côtés de Vichy, qui aux côtés de l'Allemagne, ce qui, comme on voit, constituait plutôt un

bon argument publicitaire pour les vendeurs de livres. Pourtant, ces auteurs sont loin d'être les seuls à avoir écrit ou publié en 1942, et bien rares parmi ceux qui sont restés en France furent les silencieux, volontaires ou empêchés de s'exprimer (André Malraux, Julien Benda). Mais, même tolérés, certains étaient tenus à une relative discrétion ou comprenaient d'eux-mêmes qu'il y allait de leur intérêt. Leurs éditeurs faisaient de même, évitant une trop grande publicité autour d'eux.

Un cas particulier est celui des exilés volontaires, partis outre-mer ou à l'étranger en 1940-1941. Parmi les plus célèbres, Gide (en Tunisie), Romain, Maurois, Maritain, Saint-Exupéry, Saint-John Perse,

Breton (aux États-Unis), Bernanos, Supervielle, Caillois (en Amérique du Sud). Ceux-là, à de rares exceptions près, furent absents de la scène littéraire pendant quatre ans. Une absence que la grande activité de leurs confrères de notoriété égale ou supérieure eut vite fait de faire oublier. En effet, la pénurie de papier, qui limita le tirage de plusieurs succès, n'empêcha pas l'édition française d'être alors d'une grande activité et de faire paraître beaucoup de titres nouveaux. Les grandes maisons étaient toutes restées à Paris, celles de zone libre ne jouant qu'un rôle effacé comparé au leur, mais pas toujours négligeable. Dans le cas des revues littéraires, le clivage est plus net, et beaucoup de jeunes revues poétiques occupèrent une place assez

Parmi les écrivains restés en France, rares furent les silencieux, volontaires ou empêchés de s'exprimer

importante en zone sud, publiant des textes plus ou moins subversifs, dont l'hermétisme masquait opportunément une bouderie qui échappait ainsi aux censeurs, quand ce n'était pas aux lec-

teurs... Sans compter que, les poètes étant facilement distraits, plusieurs d'entre eux (Salmon, Fargue, Fombeure, entre autres) collaborèrent indifféremment aux revues parisiennes et à celles de Lyon, Marseille ou Alger. Néanmoins, on est parfois surpris de la liberté de ton régnant dans certaines publications de zone libre, visiblement



Huit noms, huit photos, ce sont celles qu'ont choisies à la veille de 1942 six grands éditeurs parisiens, parmi lesquels Gallimard, Grasset et Plon. On y reconnaît, de gauche à droite, Jacques Benoit-Méchin, ministre en exercice, Pierre Benoit, de l'Académie française, Jacques Chardonne, Alphonse de Châteaubriant. Et, en dessous : Jean Giono, Henry de Montherlant, Pierre Drieu la Rochelle et Robert Brasillach.

protégées de façon plus ou moins occulte. (Sait-on que le Maréchal fut le premier abonné, par l'entremise du cabinet de Paul Marion, de *Confluences*, la fameuse revue de René Tavernier, qui hébergea Aragon, aux côtés de Clara Malraux, François-Charles Bauer et bien d'autres?). Quant à la littérature clandestine, surgie fin 1942, elle était assez confidentielle et donna peu d'œuvres marquantes, excepté *Le Cahier noir*, de Forez, alias François Mauriac, sauf à compter comme telle *Le Silence de la mer*, de Vercors, pâle réplique, on l'a souvent rappelé, de *Colette Baudouche*, le roman patriotique de Maurice Barrès.

En 1942, hormis les grands noms cités, tous les maîtres étaient là, et la plupart fort actifs. Leur doyen, Charles Maurras (né en 1868), continuait de faire paraître à Lyon l'*Action française* quotidienne, recueillant en volumes, selon son habitude, ses meilleurs articles. Après *La Seule France* (1941) ce sera en 1942 *De la Colère à la justice - Réflexions sur un désastre*, tandis que *Les Étangs au mistral*, hommage à sa chère Provence, lui permettait d'oublier les soucis du moment. La même année, il faisait rééditer quatre de ses titres majeurs, dont *Antinea* et *L'Avenir de l'intelligence*. Son vieux complice Léon Daudet, malade et silencieux depuis l'Armistice, disparaissait le 18 juillet 1942, et ce fut une perte irremplaçable pour le quotidien. À l'autre bord, Alain, autre doyen des lettres et parfaite antithèse de Maurras, publiait ses *Vigiles de l'esprit* qui suscita l'admiration de son ancien élève, l'excellent critique Claude Jamet, lequel déclara : « Ce livre est plus qu'actuel, il est urgent ». Il le conseillait à ces « somnambules » qui d'après lui peuplaient alors la Cité. Enfin, troisième doyen de nos lettres, Paul Claudel, également opposé au laïcathée Alain et au néoclassique Maurras, trouvait son salut littéraire au théâtre, publiant *L'Histoire de Tobie et Sara* et surtout préparant activement la création du *Soulier de satin* par Jean-Louis Barrault, qui sera en 1943 un des grands moments de la vie intellectuelle de l'Occupation. Quant à



Gaston Gallimard (1881-1975). Il publie la *Collaboration* (Drieu) et la *Résistance* (Paulhan).



Louis Aragon (1897-1982). Protégé par Drieu, il continue de publier avant de devenir le féroce épurateur des Lettres.

son quasi-contemporain, Paul Valéry, entre les deux volumes de *Tel quel* (1941 et 1943), il faisait paraître *Mauvaises pensées et autres*, qui figure parmi ses meilleures pages, dignes de *Variétés*. Valéry, qui avait reçu le maréchal Pétain à l'Académie française, et Claudel dont l'*Ode à Pétain* était récente (et lointaine encore celle au Général), observaient tous deux vis-à-vis des événements en cours une réserve de bon ton qu'on pouvait prendre pour une tacite approbation. Celle de Maurras ne faisait aucun doute, tandis que le détachement d'Alain, vieux pacifiste opposé à la guerre en 1939, semblait valoir acquiescement de l'Armistice, tout comme sa participation à la NRF de Drieu la Rochelle.

Du côté de la génération suivante, il en allait de même pour plusieurs grands noms de l'avant-guerre. Pour Jacques Chardonne, son nom se re-

trouve au sommaire de la revue de Drieu, et en 1942 il refit avec lui le voyage au Congrès des écrivains de Weimar. Jean Giono, lui, n'en fut pas mais son *Triomphe de la vie* qui lui valut les sarcasmes de Brasillach, son succès à Manosque, devenu lieu de pèlerinage pour ses jeunes admirateurs, ses prêches rousseauistes pour la nature et contre le monde moderne, tout cela coïncidait trop bien avec l'air du temps pour que beaucoup ne voient pas en lui un adepte sinon un prophète de la Révolution nationale. D'autre part, la parution de son roman *Deux cavaliers de l'orage* en feuilletons dans *La Gerbe* très proallemande de Châteaubriant achèverait de le classer à la Libération dans le mauvais camp, un camp auquel il n'avait appartenu qu'à demi. Montherlant connu la même mésaventure pour les mêmes raisons là encore à moitié vraies, mais avec de plus fortes apparences. Après

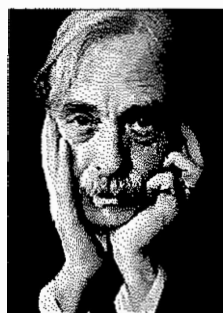
Le Solstice de juin (1941), qui contenait des pages très sévères pour la France de la III^e République et sa prévisible déconfiture, il publiait en 1942 des *Textes choisis à l'usage des jeunes gens* sous ce beau titre : *La Vie en forme de proue*. Le style en plus, on pouvait se croire proche de Guy de Larigaudie, tué en 1940 mais très en faveur en ces années. Le recueil contient des pages magnifiques et constitue une bonne introduction au meilleur Montherlant, celui qu'on pouvait prendre pour l'altier moraliste qu'il ne fut pas toujours. Comme l'auteur le dit dans un court préambule : « Rien que d'éthique », pensant récuser ainsi l'art et le lyrisme que le refus de l'écrivain ne peut empêcher d'y être aussi. Là encore, l'éthique de Montherlant coïncidait en bien des points avec celle du nouveau régime. Si on y ajoute des collaborations à *La Gerbe*, à *La Nouvelle Revue française*, aux *Cahiers franco-allemands* et à une ou deux revues vichyssoises, aux yeux de beaucoup, le compte de l'auteur était bon. Il fut en partie sauvé grâce au théâtre et au triomphe de *La Reine morte*, en 1942, opportunément relayé par celui du *Maire de Santiago* au lendemain de la guerre. On avait trop écrit que l'auteur était l'honneur

de la scène française pour que les esprits n'en demeurent pas quelque peu influencés. Bel exemple de créateur protégé par sa création.

Le salut littéraire par le théâtre, Giraudoux l'avait rencontré avant la guerre, dès *Siegfried*, tellement d'actualité en 1941-1942, et que curieusement personne n'eut l'idée de reprendre. En 1942, son auteur en était déjà au cinéma, tout en continuant à écrire pour le théâtre (*Sodomie et Gomorrhe*, qui sera créé l'année suivante, peu avant sa mort, *La Folle de Chaillot* et *Pour Lucrèce*, qui le seront bien après). Ce qu'il publiait en 1942, c'était l'adaptation et les dialogues de *La Duchesse de Langeais* d'après Balzac, précédés d'une substantielle préface sur les rapports entre littérature et cinéma, que d'ailleurs le film démentait. Dans le même temps, il écrivait son second dialogue pour *Les Anges du*



Paul Claudel (1868-1955). Entre une ode au maréchal Pétain et une autre à De Gaulle, son cœur balance.



Paul Valéry (1871-1945). Poète virtuose et obscur, il fait usage de cette brume pour éviter les embruns.



Henry de Montherlant lors d'une répétition de *La Reine morte*, immense succès de la Comédie française en 1942, avec une mise en scène du résistant Pierre Dux (à gauche).

péché, chef-d'œuvre du débutant Robert Bresson. Pièces et films furent son testament littéraire, les adieux d'un génie précocement ravi à des lettres françaises qui avaient encore grand besoin de lui. Jean Cocteau, qui fut un peu son alter ego plus jeune, suivait une voie comparable, travaillant à la fois pour la Comédie française à *Renaud et Armide*, créée fin 1942, et à divers films (*Le Baron fantôme*, *L'Éternel Retour*) présentés en 1943. Le poète triomphait avec panache des cabales dont il fut alors l'objet, ce qui lui sauva la mise à la Libération, malgré son retentissant hommage de 1942 à Arno Breker. Pour autant, il n'en oubliait pas la poésie pure, commençant à écrire une de ses œuvres poétiques majeures, *Léone*, qui ne paraîtra qu'après la guerre. Les combats politiques, loin d'arrêter l'activité poétique, semblèrent au contraire l'intensifier.

C'est en 1942 que Robert Desnos publia *Fortunes*, peut-être son plus beau recueil, avant d'être déporté et de mourir du typhus en Tchécoslovaquie, en juin 1945. La même année, Guillevic, qui deviendra ensuite communiste, publia son premier recueil, *Ternauté*, tout en collaborant régulièrement à la NRF de Drieu. Aragon (*Les Yeux d'Élsa*), Éluard (*Poésie et vérité* 1942), Pierre Emmanuel furent également prolifiques. Claude Roy, jusque-là journaliste d'extrême droite, publia ses poèmes de *L'Enfance de l'art* à Alger. Deux autres très jeunes écrivains,

également de droite extrême, Jean Turlais et Roland Laudénbach, conquis par un vagabond poète et repris de justice, commencent à faire circuler des copies du *Condamné à mort*, poème inédit qui les a éblouis. Ils en présentent l'auteur à Jean Cocteau, qui s'enthousiasme à son tour et prépare la gloire du nouveau génie inconnu. Ainsi débute en 1942 la carrière de Jean Genet, consacrée bien plus tard par un livre de 600 pages de Jean-Paul Sartre.

À l'opposé, le vieux Paul Fort donnait *L'Arbre des fêtes*, un recueil un peu désuet malgré son charme, ce qu'on pouvait dire également des chroniques poétiques de Léon-Paul Fargue, *Refuges*, tandis que, plus moderne, l'ancien ami d'Apollinaire André Salmon se prodiguait aussi bien dans les revues parisiennes comme la NRF que dans celles de zone sud ou d'Afrique du Nord plus ou moins « résistantes ». Classée

comme telle, une des plus importantes, *Fontaine*, publiée à Alger par Max-Pol Fouchet, donnait au printemps 1942 un copieux numéro spécial resté historique : *De la poésie comme exercice spirituel*. Au sommaire voisinaient des noms venus d'horizons opposés, comme Edmond Jaloux et Albert Béguin, Pierre Boutang et les Maritain, Daniel-Rops et Jean Wahl, René Daumal et Max Jacob et beaucoup d'auteurs anciens, Angelus Silesius, John Donne, Brentano ou sainte Thérèse d'Avila. Un ensemble riche et varié, mais

qui ne suffit pas à réconcilier des écrivains devenus ennemis mortels deux ans plus tard. Entre-temps, la réconciliation était devenue impossible et en 1945 le surréaliste Benjamin Péret, exilé à Mexico, y publiait pour ajouter à la confusion un pamphlet, *Le Déshonneur des poètes*, où il écrivait joyeusement : « Pas un des poèmes publiés pendant l'Occupation ne dépasse le niveau lyrique de la publicité pharmaceutique ». Il visait ainsi les œuvres patriotiques d'Éluard, d'Aragon, de René Char, tous d'anciens camarades, et mettait dans le même sac *Confluences*, *Fontaine*, *Messages*, *Poésie* 40, 41, etc., et autres *Cahiers du Sud*, tant prisés après la Libération. En revanche, Audiberti, sans doute un des plus authentiques poètes de la période (*La Nouvelle Origine*, 1942), très insoucieux de patriotisme, publiait indifféremment dans *Fontaine* et dans la NRF de Drieu jusqu'à son dernier numéro, celui de juin 1943, où il rendait compte de *L'Homme à cheval* !

Drieu la Rochelle, qui vécut fiévreusement les années d'occupation, y fut fort actif. Non content de diriger la NRF, ce qui n'était pas une tâche facile, encore que malgré quelques refus toujours mis en avant il n'eût jamais trop de mal à composer des sommaires brillants où ne manquaient pas les grands noms, lui-même publia de nombreux articles et plusieurs livres. Après *Notes pour comprendre le siècle* (1941), un titre capital et avant *L'Homme à cheval*, ce fut en 1942 la



Jean Cocteau se sauve de son admiration pour Arno Breker (à droite) par un article de *Je Suis partout*.

réédition de *Gilles*, roman semi-autobiographique de 500 pages, enrichi d'une importante préface nouvelle et rétablissant les passages coupés à la parution en 1939 par la censure d'élors. Quoique le considérant comme à moitié raté, Drieu tenait beaucoup à ce livre et soigna sa réparation. De son côté, Brasillach se trouvait dans une situation analogue : très absorbé par la direction de *Je suis partout* et le souci d'y attirer de grands noms (Marcel Aymé, La Varenne, Fraigneau, Barjavel) plus l'article hebdomadaire qu'il y donnait, sans compter notes de lecture et articles variés signés Jean Servière, il avait toujours un ou deux livres en chantier. Après la publication de *Notre Avant-guerre*, en 1941, l'année 1942 fut consacrée à la parution en feuilletons de *La Conquérante*, grand roman sur le Maroc de son enfance, celui de Lyauté et à la mise à jour corrigée de *L'Histoire du Cinéma*, laquelle paraîtra l'année suivante. Marcel Aymé sortait en librairie le savoureux *Travelingue*, paru dans *Je suis partout* en 1941, comme plusieurs nouvelles qui composent *Le Passe-muraille*, publié en 1943. Pierre Benoît, toujours très apprécié, donnait avec *Luciegarde* un de ses meilleurs romans, dont le cinémaneter d'après s'emparer. Même fortune arriverait à l'imprenable Simenon, qui publia en 1942 trois romans plus *Maigret revient*, qui regroupe trois aventures du célèbre commissaire, dont deux sont immédiatement portées à l'écran, *Cécile est morte* et *Les Caves du Majestic*. En 1942, les romanciers ne chômaient pas : Marcel Jouhandeau (*Triptyque*, *Les Miens*), La Varenne (*Heureux les humbles*, recueil de nouvelles), Alexandre Vialatte (*Le Fidèle Berger*), Raymond Queneau (*Pierrot mon ami*, salué par Brasillach et Claude Jamet), Audiberti (*Caravage*, le préféré de son auteur), Albert Camus débutait avec *L'Étranger* (et un essai *Le Mythe de Sisyphe*), Louis Carrette, le futur Félicien Marceau, avec *Le Pêché de complication*, Dominique Rolin avec *Les Marais* (découverte en Belgique par Robert Poulet) et la comédienne Odette Joyeux avec un récit poétique, *Agathe de Nieul l'Espoir*, célèbre

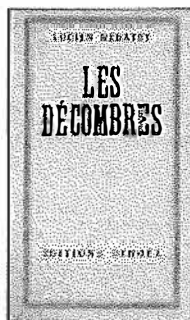


Jean Genot (1910-1986). Son homosexualité lui épargna d'avoir à répondre de son attrait pour l'Allemagne nazie (Pompes funèbres, 1947).

par Jean Cocteau et Georges Blond. Mais, tandis qu'Irène Némirovsky, à qui on avait refusé en 1939 la nationalité française (qui au fait ?) mourait à Auschwitz, la reine des romancières restait Colette, avec sa célèbre *Gigi* et un recueil de chroniques, *De ma fenêtre*. Très présent sur le théâtre, Sacha Guitry prononçait en mars 1942 une mémorable conférence dont il ferait, avec le concours de bien d'autres (Giraudoux, Cocteau, Colette, Valéry, Georges Duhamel, etc.),

un monument littéraire intitulé *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain*. Malencontreusement paru à la veille de la Libération, il lui vaudra les ennuis que l'on sait, même si le livre était peu politique. Mais la politique s'insinuait alors partout.

Elle déclencha les passions quand Saint-Exupéry, exilé aux États-Unis, laissa paraître *Pilote de guerre*. S'ensuivit une campagne de presse où se distingua Pierre-Antoine Cocteau d'une façon qui ne l'honorait pas, et le livre fut retiré et pilonné (le gouvernement provisoire d'Alger fera d'ailleurs de même).



Publié à la fin de 1942 par Lucien Rebatet, *Les Décombres* fut un énorme succès payé d'une condamnation à mort.

Hervé Le Boterf y voit très justement un des plus beaux livres provoqués par la débâcle. Il y en eut d'autres, *Carnets de déroute*, de Claude Jamet, ou *L'Épopée silencieuse*, de Georges Blond. Mais ici un titre domine tous les autres, *Les Décombres*, de Lucien Rebatet, véritable événement littéraire de l'année 1942. Par sa violence et son style mi-Céline, mi-Léon Daudet, par son souffle aussi, ce gros pavé causa une énorme sensation. Il approcha les cent mille exemplaires et, selon son auteur, seule manque de papier empêcha un tirage

supérieur. En tout cas, ce fut la découverte littéraire de l'Occupation, assurant au nouveau pamphlétaire une célébrité dangereuse et payée très cher après la guerre. Aucun ouvrage politique n'eut le même retentissement, ni *D'une guerre à l'autre*, de Bertrand de Jouvenel, ni *Sans haine et sans crainte*, d'Henri Béraud, recueil de ses articles de *Gringoire*, ni la réparation de *L'École des cadavres* avec une nouvelle préface vengeresse de Céline, ni *L'Échelle de Jacob*, de Gus-

Philippe d'Hugues

● Critique et historien du cinéma, Philippe d'Hugues a longtemps exercé d'importantes responsabilités au Centre national de la cinématographie et à la Cinémathèque française. Son ouvrage *Les Écrans de la guerre. Le cinéma français de 1940 à 1944* (Éd. de Fallois, 2005) a obtenu le prix Thiers de l'Académie française. Il a aussi publié *Brasillach* (Éd. Pardès, coll. Qui suis-je ?, 2006) et *Chronique huiussonnière des années 50* (Éd. de Fallois, 2008). En 2009 est sorti *Lucien Rebatet : quatre ans de cinéma (1940-1944), textes réunis et présentés par Philippe d'Hugues* (Éd. Pardès), ainsi que *L'Agenda 2010 du cinéma français* (Histoire et Mémoire, 2009).

tave Thibon, plus philosophique et moral que politique, et pas davantage le tome 2 du *Journal* d'Alfred Fabre-Luce, ni son *Anthologie de la nouvelle Europe*, choix d'auteurs acquis à l'idée d'Europe au cours des âges (de Pascal à Hitler, en passant par Nietzsche, Bergson et Valéry). Un choix qui fut sévèrement critiqué, entre autres par Claude Jamet, qui lui reprocha plusieurs absences comme celle de Mme de Staël, Alain ou Jules Romains. Pourtant beaucoup des textes retenus avaient leur justification que plusieurs ont conservée, tant l'Europe ne cesse d'être une idée nouvelle. C'est ce que sous-entendait clairement Benoist-Méchin en publiant en 1942 un recueil de lettres de soldats tués pendant la Grande Guerre et dont le titre, superbe, était déjà tout un programme : *Ce qui demeure...* Un titre aussi pour ce trop rapide panorama d'une année de lettres françaises. Car ce qui demeure aujourd'hui de 1942, ce sont d'abord ces quelques beaux livres de nos plus grands écrivains, étonnamment nombreux, somme toute...



Ramon Fernandez (à droite), romancier et critique littéraire, membre du PPF, en compagnie du ministre Abel Bonnard, futur condamné à mort.

En bref : Utilisation politique de la mort de Méric

[...]Pour l'instant, (Manuel Valls) il doit montrer sa poigne « républicaine ». Cela plaît aux concitoyens, les sondages en témoignent, aussi souhaite-t-il exploiter le filon. D'ailleurs le Premier ministre lui a montré le chemin en désignant un objectif historique, digne des ancêtres de 1793. Le 11 juin, Jean-Marc Ayrault a évoqué l'éventualité d'interdire « tous les groupes, associations et groupements d'extrême droite contraire aux valeurs et aux lois de la République. » Fin juin, furent également visés par l'interdiction deux autres mouvements : la bien connue *CŒuvre française* (dirigé actuellement

par Yvan Benedetti) et les *Jeunesse nationalistes* (dirigé par Alexandre Gabriac). Le 24 juillet, ces mouvements furent interdits dans la cours de l'Élysée en se rengorgeant, Manuel Valls a donné ce qu'il considère sans doute comme justifications de ces graves décisions totalement discrétionnaires. Dans ce qu'il reproche à l'œuvre française, je relève cette perle « ... qui rend des hommages réguliers au maréchal Pétain, à Brasillach ou à Maurras ». Le système ne sanctionne plus des faits. Il s'en prend aux pensées et associations interdites. Il s'en prend à la liberté de penser.[...]

Revue de Presse : MON APRES GUERRE

Le grand Brigneau nous a quittés, mais son œuvre demeure. Pour célébrer sa mémoire, je suis allé fouiller dans le fond de ma bibliothèque pour relire son meilleur livre : « Mon après guerre ». Magnifique ! L'auteur raconte son histoire depuis le moment où il sort de la prison de Fresnes dans laquelle « épuré » et viscéralement anti-gaulliste est constamment calomnié dans les journaux où il travaille, et souvent foutu à la porte quand on découvre son passé... et ses idées qu'il n'a pas reniées, loin de là ! Il nous conte donc les péripéties de ces années difficiles, la naissance de ses premiers ouvrages, le combat pour

l'Algérie française, la lutte à mener pour la patrie, l'honneur et la vérité. Tout cela avec un humour bon enfant et un amour immodéré de la vie, du bon vin et de la bonne chère. Un des principaux atouts de ce livre est que le récit est ponctué d'articles de journaux marquants qui seraient oubliés sans ces citations. 365 pages que l'on dévore sans jamais une minute d'ennui. L'ouvrage est encore en vente à la SA DPF BP 1 F-86190-Chiré-en-Montreuil France. Si vous ne le possédez pas, c'est le moment de l'acquérir. Vous ne le regretterez pas.

François BRIGNEAU
Altair, n° 157, septembre 2013

Revue de presse : OLIVIER BARROT,
ENTRETIEN PARU DANS *HISTOIRES LITTERAIRES*

HL : Vous énoncez très rarement des mots violents sur des écrivains, encore moins sur des livres. Qu'est-ce qui déclenche chez vous certaines ires ?

OB : À la télévision, je ne le fais jamais, parce que je ne parle que de ce que je trouve digne de l'attention de ceux qui me font confiance. J'aime trop la littérature pour me cantonner dans des jugements moraux ou même politiques. J'ai lu tout Brasillach et, malgré le fait que je trouve qu'il est synonyme d'une certaine défaite de la pensée, ce n'est pas un auteur nul. Ce n'est pas non plus le grand auteur que ses défenseurs politiques prétendent. Mais il a très bien écrit sur Corneille, il connaît bien Virgile et le monde grec. La seule chose sauvable, à mes yeux, chez lui, c'est sa mort. Il est condamné et adopte une attitude tout à fait digne : il n'essaye pas de revenir ou de plaider, comme d'autres, sur l'époque. Il mesure l'aveuglement. Il est doublement traître. C'est un traître à sa patrie. Pour moi, c'est la défaite de l'esprit, c'est l'anti-Gide – on dira que

Gide a fait des choses dégueulasses, mais ceux qui écrivaient en appelant au meurtre, ce sont des criminels. On est en période de guerre et, effectivement, les traîtres, on les fusille. Pascal Ory a très bien décrit en 1976, dans une tribune du *Monde*, au moment où il publiait le livre *Les Collaborateurs*, qu'il aurait fusillé Brasillach. Si l'on considère que la littérature est la chose la plus importante du monde, il faut assumer. Ou alors, on la voit comme un divertissement. Mais non, ici, son acte engage son être.

Revue n°36, oct.-déc. 2009

Histoires littéraires met à votre disposition l'index complet des noms cités dans les numéros parus de 2000 à 2008.

BRASILLACH, Robert : II, 98; V, 108, 169; VI, 116; VII, 132, 166; IX, 160, 189; X, 154; XI, 175; XII, 37, 114; XVII, 125; XVIII, 21, 22; XIX, 234; XXI, 68; XXII, 139; XXXIV, 42, 144, 161; XXXVI, 87

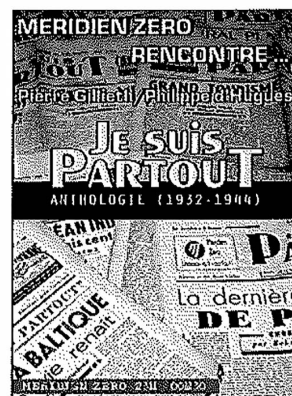
<http://www.histoires-litteraires.org/indexdesnoms/indexdesnoms.htm>

Radio : "JE SUIS PARTOUT ! UNE ANTHOLOGIE EVENEMENT"

En ce triste dimanche pour la France, Méridien Zéro a décidé de s'écarter des combats de nains et de prendre un peu de champ en vous proposant de rencontrer Pierre Gillieth, auteur et éditeur de l'anthologie de "Je suis partout", le célèbre hebdomadaire de l'avant-guerre et de l'occupation.

Une série impressionnante de plumes célèbres : Robert Brasillach, Lucien Rebatet, Pierre-Antoine Cousteau, Céline, Henry de Montherlant, Jacques Perret, Thierry Maulnier, Lucien Combelle, Jean Azéma et bien d'autres.

Pierre Gillieth sera accompagné de Philippe d'Hugues, critique de cinéma et préfacier de l'ouvrage. Emission présentée par Eugène Krampon et Wilsdorf.



DIMANCHE SOIR, 23h, ECOUTEZ MERIDIEN ZERO !

<http://meridienzero.hautetfort.com/archive/2012/05/03/emission-n.html>

[Klarskovgaard] Le 5 août [1948]¹

Mon cher Vieux,

Je crois que tu dois avoir bien du mal à renflouer ma nef pourrie² ! Pourris éditeurs aussi ! Tous décidément ! Plus aucune nouvelle d'Arquian³ !... réfléchissant aussi sans doute, attendant la chute de la Lune dans son vase de nuit... et les FFameux ÉÉÉvénements ! C'est la RaF qui fait les ÉÉÉvénements en France – Pas de bombes [au] dans le cul pas d'Événements – Personne ne bouge – accroupi sur ses ronds, sa Si tu â â â â tion – La Si tu â â â â tion seule et dernière déesse des français – <Quels> Très jolis livres j'ai reçus de toi par Mik⁴ ! Quelle vigueur ! Quelle furia froide ! et quelle inutilité ! Ils doivent être de Bardèche je présume <qui ne se sent plus pisser, célèbre auteur et patati⁵... [Qu'on est heureux d'avoir un beau]>⁶ – Ci-joint des nouvelles de Le Vigan⁷ – *mais juste pour toi... à ne communiquer à personne* (au ghetto Popaul surtout vipérin en diable.) Je les obtiens par [une] un « cul béni[c] » admiratrice belge⁸ –

Ton vieux et bien amical

LFC

1. Complète les fragments donnés dans *TCA*, p. 91

2. Voir la lettre de la veille à Marie Canavaggia (*CC9*, p. 490) : Daragnès vient de trouver l'éditeur de *Foudres et flèches*, Charles de Jonquières (« Les Actes des Apôtres »). Le ballet paraîtra fin décembre 1948. Le ton particulièrement amer de cette lettre s'explique par le séjour à Korsør de Milton Hindus, qui s'achèvera une semaine plus tard sur le constat d'une mésentente totale.

3. Maurice d'Arquian : voir *ACII*, p. 81 (lettre à Daragnès de septembre 1948).

4. Mikkelson, qui a probablement reçu ces livres (non identifiés) à Copenhague et les a rapportés à Céline à Klarskovgaard, où lui-même passe la majeure partie du mois d'août.

5. Même remarque sur Maurice Bardèche dans une lettre à Paraz du 6 mars 1948 (*CC10*, p. 72).

6. Ajout relié par un trait. Céline s'arrête et biffe une dernière phrase qui s'annonçait malveillante pour Brasillach.

7. Le Vigan sera libéré sous conditions en octobre 1948.

8. Jeanne Féys-Vuylsteke.

SERIE TV : « Un village français » : la vérité si je ne mens pas

France 3 a diffusé mardi dernier les deux premiers épisodes de l'avant-dernière « saison » du feuilleton télévisé *Un village français*, consacrée à l'été de la Libération.

Les deux prochains sont programmés pour le mardi qui vient. Les deux suivants la semaine d'après. Puis il va nous falloir attendre jusqu'au printemps 2015 pour découvrir la fin de la série, qui aura pour thème l'épuration. Un peu plus de trois millions de téléspectateurs, 12 % de l'audience totale, ont choisi France 3 l'autre soir. Ils étaient donc un peu plus nombreux que ceux qui suivaient au même moment sur France 2 une promenade historique en compagnie de l'aimable Stéphane Bern, mais bien entendu deux fois moins que les amateurs d'un sport plus ou moins frelaté qui n'auraient pour rien au monde manqué le match France-Suède. Chacun ses goûts, n'est-il pas vrai, et chacun sa façon de meubler ses soirées et son esprit.

Pourquoi suis-je pour ma part devenu un fidèle de cette série? Pourquoi m'apparaît-il nécessaire et utile de la recommander instamment aux fidèles de *Boulevard Voltaire*, en leur suggérant d'en faire autant autour d'eux? C'est naturellement en raison de l'exceptionnelle qualité de ce Village, du soin extrême apporté à l'authenticité des décors, des costumes, de la langue, des situations, des comportements, des sentiments, de la vraisemblance et de l'épaisseur des multiples personnages dont nous avons déjà suivi et suivrons jusqu'au bout le parcours qui, pour quelques-uns d'entre eux, s'est déjà tragiquement achevé.

Mais c'est surtout parce que, soixante-dix ans après la fin de l'Occupation, une œuvre de fiction, sortant des sentiers battus et rebattus de l'histoire officielle, des schémas manichéens du politiquement correct et des mensonges de la propagande, propose une vision de cette époque rouge et noire très proche de la vérité, ce qu'avaient seulement esquissé, chacun à sa manière, Marcel Ophüls avec *Le Chagrin et la Pitié* et Louis Malle avec *Lacombe Lucien*, chef-d'œuvre malheureusement focalisé sur le seul destin d'un individu.

Épisode après épisode, *Un village français* apporte des réponses aux questions, de plus en plus lancinantes avec le temps qui passe, que se posent de très bonne foi tous ceux qui ne savent de la période de la guerre, de l'Occupation et de la Libération que ce que leur en ont appris des récits biaisés, mythifiés, partiels, partiiaux et qui se demandent: « *Mais comment de telles horreurs ont-elles pu se passer ? Comment certains ont-ils pu choisir la voie de la trahison, du déshonneur... et de la défaite au lieu de s'engager tout simplement dans la Résistance ? Comment a-t-on pu croire au Maréchal ? Comment l'ensemble de la population n'a-t-il pas adhéré dès le 18 juin 1940 au discours et à la cause du général de Gaulle ?* », au lieu de tenter de trouver une réponse à la question la plus importante et la plus difficile: « *Et moi, qu'aurais-je fait ?* »

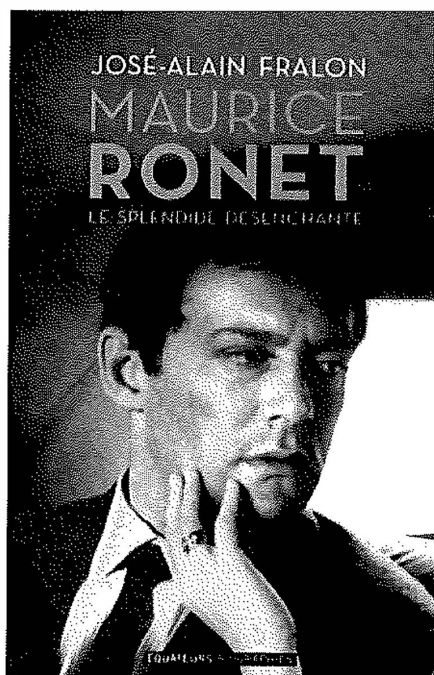
Le mérite éclatant et inédit d'*Un village français* est de replacer les hommes et leurs choix dans leur contexte, un contexte à la fois singulièrement évolutif et incroyablement contraignant, où les pensées et les actes étaient liés au cours des événements, mais où il pouvait être tout simplement impossible de changer de camp, un contexte où, comme le dit dans l'épisode diffusé mardi dernier un sous-préfet de Vichy qui ne fait que citer un illustre devancier qui avait traversé les convulsions de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, « *le plus difficile n'était pas de faire son devoir, mais de le connaître* ».

Le point commun à tous les personnages d'*Un village français*, qui était le point commun à tous les Français, à tous les belligérants et à tous les neutres de l'époque, est qu'ils ne possédaient pas les informations dont nous disposons et que, pour commencer par la plus importante, ils ne savaient ni quand ni comment tout cela finirait.

Considéré depuis quarante ans comme l'un des meilleurs spécialistes de la France de Vichy (c'est le titre de son ouvrage le plus connu), l'historien américain Robert Paxton m'a toujours paru le prototype achevé de ces chercheurs et de ces érudits, espèce de plus en plus répandue, qui sur cette période entre toutes tragique, complexe et délicate, croient tout savoir et ne comprennent rien. Ce professeur présente en effet et interprète la conduite de ceux qui vécurent alors et subirent les conséquences de leurs actes, à la lumière de la fin de l'histoire qu'il connaît évidemment et en faisant abstraction ou en tenant fort peu de compte de ces menues données de l'équation qui étaient la guerre, la faim, le froid, la peur, l'Occupation, les bombardements, la captivité outre-Rhin d'un million et demi de jeunes hommes... *Un village français* ne nous laisse oublier à aucun moment que le village et la France dont il est question sont un village et un pays vaincu, occupé, opprimé, terrorisé, affamé, divisé et déchiré. Une vérité dure et laide à vivre, dure et bonne à dire.

Dominique Jamet, Boulevard Voltaire, 21 novembre 2014

NOS ARB: MAURICE RONET



DESCRIPTION DE L'OUVRAGE

Trente ans après sa mort, Maurice Ronet demeure une énigme.

Qui était vraiment ce comédien inclassable, d'une beauté hors norme, ayant marqué de son empreinte des films cultes du cinéma français : *Ascenseur pour l'échafaud*, *Plein soleil*, *La Piscine*, *Raphaël* ou le *débauché* ?

Que cachait le visage désespéré du *Feu follet*, son plus grand rôle ?

Pourquoi a-t-il toujours été comparé à Alain Delon ?

Que cherchait ce seigneur de la nuit, dans ses virées somptueuses et sordides qui le menaient de Castel à Saint-Germain-des-Prés aux bordels de Barcelone ?

José-Alain Fralon a reconstitué au plus près la vie mystérieuse et disloquée d'un homme à la fois comédien, peintre, réalisateur, producteur. Ronet réalisa un chef-d'œuvre, *Bartleby*, d'après la nouvelle d'Herman Melville, filma les

derniers dragons d'une île aux confins de l'océan Indien, fréquenta les « Hussards », Roger Nimier, Antoine Blondin, et n'hésita pas à devenir membre de l'**Association des Amis de Robert Brasillach**.

Ce grand séducteur épousa Maria Pacôme, forma un couple magnifique avec Anouk Aimée, disputa Anna Karina à Jean-Luc Godard, poursuivit une liaison de près de dix ans avec Betty Desouches et eut un enfant avec Joséphine Chaplin.

Personne ne l'a remplacé. José-Alain Fralon l'a saisi dans toute sa splendeur noire. À bout portant.

José-Alain Fralon a été grand reporter au Monde, où il a notamment couvert la guerre du Kosovo, le procès Papon, la chute de Ceausescu et plusieurs Tours de France. Maurice Ronet, le splendide désenchanté est sa cinquième biographie.

www.amazone.fr

Maurice Ronet, une hésitation devant la vie

Derrière, le mont Ventoux. Sa tombe repose dans le cimetière de Bonnieux, dans le Vaucluse. Elle a la forme d'une petite cabane en pierres sèches. Dessus, comme inscription, son nom. Maurice Ronet ou l'élégance de la simplicité. Il payait pour tous, parlait bien à tous. Ceux qui l'ont connu louent son intelligence et sa gentillesse. Elles réussissaient à se frayer un chemin à travers une désespérance énigmatique. Silences et solitude. Le journaliste José-Alain Fralon ne contourne pas les blancs, dans une biographie consacrée à l'acteur du *Feu follet*. La jeune Betty Desouches a eu une liaison de près

de dix ans avec Maurice Ronet. Elle est entrée un jour dans sa chambre et l'a trouvé, assis sur son lit, un revolver sur la tempe. Ils n'en ont jamais parlé. Qui était-il vraiment? Sa beauté a souvent fait écran à sa noirceur; son alcoolisme a parfois réveillé sa violence. Le mystérieux Maurice Ronet a tenu le rôle d'un dandy cynique dans *Raphaël ou le Débauché* (1971), de Michel Deville. Aurore de Chéroy (Françoise Fabian) demande à une de ses nièces pourquoi elle plaint Raphaël de Lorris (Maurice Ronet) et ses amis dépravés. Elle répond : "Parce qu'ils font semblant de ne pas être tristes."

Il se rêve peintre ou écrivain

Il ne parlait jamais de son enfance. Maurice Ronet est né en 1927 à Nice. Il est fils unique. Ses parents sont comédiens. Il se présente, partout où il passe, comme un garçon solitaire. Il aime, avant tout, lire. Sa passion pour Edgar Poe et Herman Melville ne se démentira pas avec les années. *Moby Dick* est son roman préféré. Il se rêve peintre ou écrivain. Surtout pas de cinéma. Il récite des passages entiers d'*Au-dessous du volcan*, de Malcolm Lowry, et aime écouter la musique de Bach. Il est un bon musicien, jouant du

piano et de l'orgue. Le jeune homme entre finalement au Centre du spectacle de la rue Blanche où il suit des cours d'art dramatique. Maurice Ronet sera toute sa vie un grand acteur ne considérant pas le métier d'acteur et un homme à femmes plaçant l'amitié au-dessus de l'amour. Sa beauté stupéfiante : 1,80 m, un regard bleu, des dents blanches. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Un charme douloureux donne à son physique de play-boy une singularité distanciée.

Histoire d'amour avec Anouk Aimée

Maurice Ronet épouse Maria Pacôme en 1950. Ils divorcent six ans plus tard. Il accède à la notoriété avec *Rendez-vous de juillet* (1949), de Jacques Becker, puis avec *La Sorcière* (1956), d'André Michel. Il dépense sans compter pour lui et les autres. "Tu sais bien, je ne prête pas, je donne." Il multiplie les conquêtes féminines, mais ne s'en vante jamais. Il vivra une histoire d'amour avec Anouk Aimée. Maurice

Ronet entre dans la légende du cinéma avec *Ascenseur pour l'échafaud* (1958) et *Le Feu follet* (1963), de Louis Malle. L'acteur Mathieu Amalric admire son jeu depuis l'âge de 15 ans. Ils appartiennent à la même famille de comédiens. Ils disent le texte et le sous-texte. Maurice Ronet tourne *Plein Soleil* (1960), de René Clément, avec Alain Delon. Leur partenaire Marie Laforêt soulignera, à sa

manière, son peu de goût pour les deux hommes : "Deux trous du cul !" Maurice Ronet retrouvera Alain Delon dans *La Piscine* (1969), de Jacques Deray.

L'acteur est à droite. Il soutient les partisans de l'Algérie française et fait partie de **l'Association des Amis de Robert Brasillach**. L'homme aime le luxe. Les belles voitures et les grands vins. Il porte une eau de toilette de bois de cèdre. Le journaliste José-Alain Fralon a recueilli de nombreux témoignages originaux. Natacha Michel : "On sentait chez lui une profonde mélancolie, une grande réserve de noirceur." Pascal Thomas : "Trois sujets dominaient nos conversations : la bouffe,

La rumeur du suicide

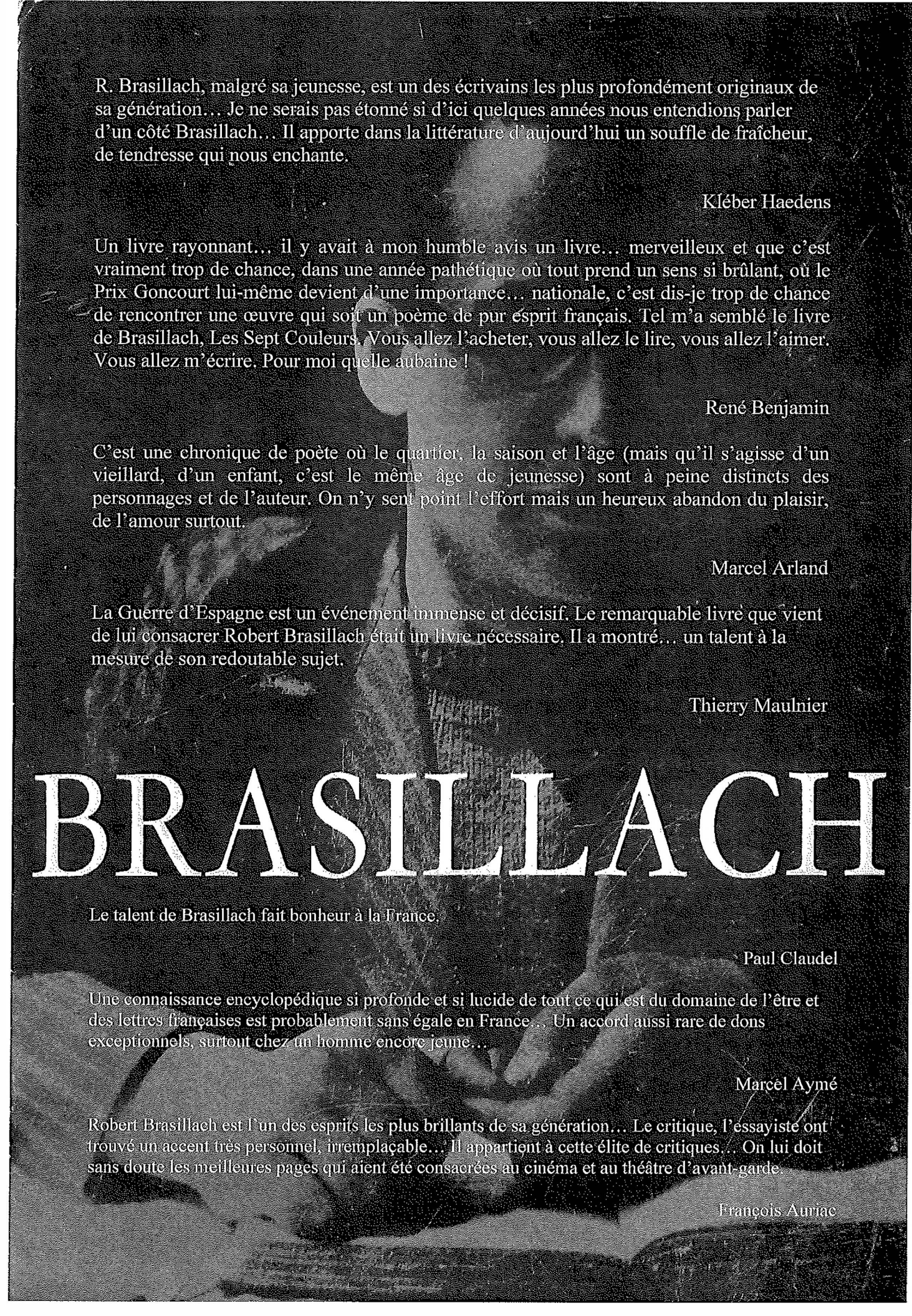
Les uns et les autres ragotent sur son homosexualité. Les hommes ne l'ont pourtant jamais attiré. Son entourage se casse simplement les dents sur son extrême réserve. On ne le comprend pas et ça lui va. Alexandra Stewart fait une fine comparaison entre Brigitte Bardot et Maurice Ronet. Ils ont en commun une sauvagerie non feinte. Ils sont capables de se foutre de tout et de tous. Les femmes de sa vie ont affaire à un homme soudainement agressif sous l'emprise de la boisson. Maurice Ronet ne cessera d'échapper à son mal-être par les livres et l'alcool. Il boit jusqu'à s'effondrer, fréquente les prostituées, tourne dans de mauvais films. Nina Companeez le ramène ivre mort de chez Castel. Il se détruit, avec constance.

Ses manières de seigneur, ses manières de destructeur. Maurice Ronet cherche autre chose. Il commence sa carrière de réalisateur avec *Le Voleur du Tibidabo*

les femmes, les livres." Françoise Fabian : "Profondément mystérieux, secret, pudique." Jean Douchet : "Ce qui frappait tout de suite, c'était son intelligence." Brigitte Auber : "Mon Dieu, qu'il était beau! Avec toujours un fond de tristesse. On sentait chez lui, comment dire? une carence d'énergie, une sorte de désabusement, une difficulté à prendre les choses en main. C'est complexe, ce genre d'état d'esprit. Comme si on manquait d'une certaine molécule. Ou, encore plus complexe, une hésitation devant la vie." Anny Duperey : "Du point de vue privé, c'était un homme d'un secret total. Totalement opaque."

(1964) et tourne un documentaire intitulé *Vers l'île des dragons* (1973) sur une île de l'océan Indien. Il adapte pour la télévision en 1976, grâce à Marcel Julian, *Bartleby*, de Herman Melville. Un succès public et critique. Il aura un fils unique, Julien, de Joséphine Chaplin. Il tombe malade. Beaucoup de ses amis l'abandonnent dans l'épreuve. Maurice Ronet se réfugie jusqu'au bout dans sa maison secondaire du Luberon. Il est donc enterré au cimetière de Bonnieux. La légende veut qu'il se soit suicidé. Il a été emporté, à 55 ans, par un cancer du poumon. "Tout chez Maurice était référence littéraire. Il voulait écrire. Mais il a été empêché d'écriture par la vénération qu'il portait aux écrivains" (Pascal Thomas). Le héros de Pierre Drieu la Rochelle dans *Le Feu follet* avoue : "Je n'ai pas très envie de rentrer dans la vie." Maurice Ronet y est entré sur la pointe des pieds et en est reparti de la même façon. Entre, la fuite. Il a fait semblant de ne pas être triste.

Maurice Ronet, le splendide désenchanté, José-Alain
www.lejDD.fr



R. Brasillach, malgré sa jeunesse, est un des écrivains les plus profondément originaux de sa génération... Je ne serais pas étonné si d'ici quelques années nous entendions parler d'un côté Brasillach... Il apporte dans la littérature d'aujourd'hui un souffle de fraîcheur, de tendresse qui nous enchante.

Kléber Haedens

Un livre rayonnant... il y avait à mon humble avis un livre... merveilleux et que c'est vraiment trop de chance, dans une année pathétique où tout prend un sens si brûlant, où le Prix Goncourt lui-même devient d'une importance... nationale, c'est dis-je trop de chance de rencontrer une œuvre qui soit un poème de pur esprit français. Tel m'a semblé le livre de Brasillach, *Les Sept Couleurs*. Vous allez l'acheter, vous allez le lire, vous allez l'aimer. Vous allez m'écrire. Pour moi quelle aubaine !

René Benjamin

C'est une chronique de poète où le quartier, la saison et l'âge (mais qu'il s'agisse d'un vieillard, d'un enfant, c'est le même âge de jeunesse) sont à peine distincts des personnages et de l'auteur. On n'y sent point l'effort mais un heureux abandon du plaisir, de l'amour surtout.

Marcel Arland

La Guerre d'Espagne est un événement immense et décisif. Le remarquable livre que vient de lui consacrer Robert Brasillach était un livre nécessaire. Il a montré... un talent à la mesure de son redoutable sujet.

Thierry Maulhier

BRASILLACH

Le talent de Brasillach fait bonheur à la France.

Paul Claudel

Une connaissance encyclopédique si profonde et si lucide de tout ce qui est du domaine de l'être et des lettres françaises est probablement sans égale en France... Un accord aussi rare de dons exceptionnels, surtout chez un homme encore jeune...

Marcel Aymé

Robert Brasillach est l'un des esprits les plus brillants de sa génération... Le critique, l'essayiste ont trouvé un accent très personnel, irremplaçable... Il appartient à cette élite de critiques... On lui doit sans doute les meilleures pages qui aient été consacrées au cinéma et au théâtre d'avant-garde.

François Auriac